



12. V. 442





80v<sup>e</sup> 2-10. soly.

IDÉES

SUR

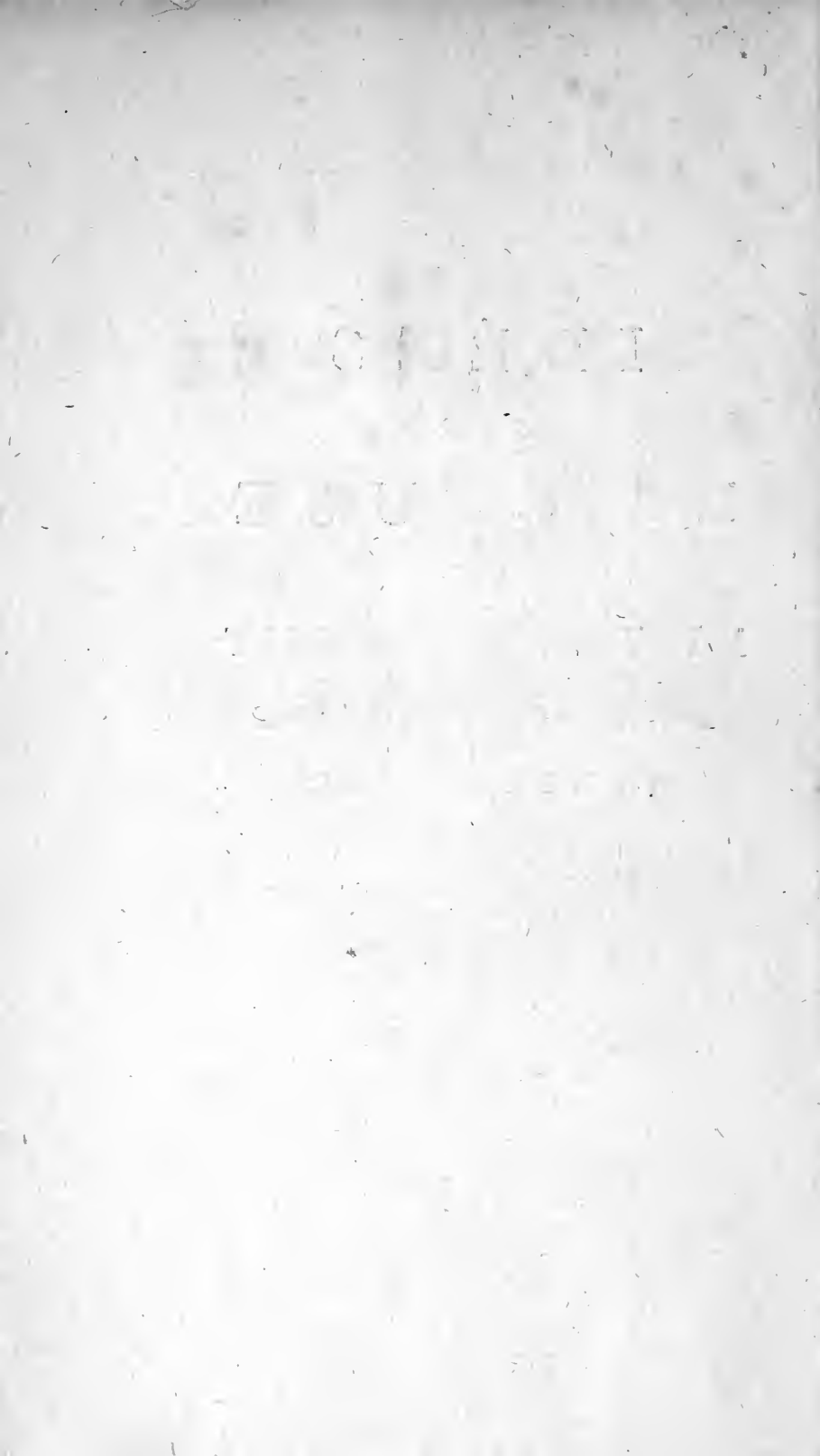
LA CAUSE

ET

LE TRAITEMENT

DES MALADIES

VÉNÉRIENNES.



# I D É E S

S U R

L A C A U S E

E T

## LE TRAITEMENT DES MALADIES VÉNÉRIENNES,

Confirmées par quelques Observations  
intéressantes.

*Par M. LAFONT, Chirurgien ordinaire du Roi  
en sa grande Prévôté.*

Nouvelle Édition revue, corrigée, & augmentée des Procès-  
verbaux des Epreuves publiques qui ont été faites pardevant  
des Commissaires nommés par le Gouvernement pour constater  
l'efficacité d'un nouveau Remède.



A M A D R I D ;

*Et se distribue à P A R I S ,*

Chez l'A U T E U R , rue Mauconseil.

3 E H C

U A C

9671

C I H

U A C

U A C





# I D É E S

S U R

LA CAUSE ET LE TRAITEMENT

D E S

MALADIES VÉNÉRIENNES.

**I**L y a trois siècles qu'on écrit sur les Maladies Vénériennes. Plus de deux mille Auteurs ont exercé leurs plumes sur cet important sujet. La matière est-elle épuisée? A-t-on établi une doctrine solide & constante sur la nature d'un fléau qui afflige l'humanité, & sur le choix des secours qu'on doit employer pour le combattre? A quoi se réduisent donc les progrès que l'art a faits à cet égard? Quant à la théorie, on a enfanté mille hypothèses, la plupart absurdes;

A

ou ridicules, qui se sont détruites mutuellement. Quant à la pratique, on a imaginé cent méthodes différentes. Toutes ont eu des Partisans qui les ont prônées, & des Adversaires qui les ont décriées : l'incertitude est tout ce qui a résulté de ces débats.

Nous avons cependant quelques ouvrages estimables sur les Maladies Vénériennes. Nous sommes redevables au célèbre M. Astruc, d'un excellent Traité, qui passera sans contredit à la postérité la plus reculée. Tous les Gens de lettres verront toujours avec plaisir un livre qui réunit la critique la plus judicieuse à la plus vaste érudition, & qui, par l'élégance de sa latinité, semble avoir été écrit sous le règne d'Auguste. On est étonné de l'étendue des connoissances que cet habile Ecrivain déploie dans cet ouvrage. Il est tout à la fois Littérateur, Philosophe, & Médecin. Il réfute avec force les erreurs grossières des Auteurs qui l'avoient précédé. Il

substitue une théorie ingénieuse aux absurdités qu'il combat. Il décrit, avec la plus grande exactitude, tous les phénomènes de la maladie dont il traite. On ne sauroit lui refuser la gloire d'avoir le premier saisi ce Prothée, & de l'avoir dépeint sous ses différentes formes. Il discute savamment l'efficacité des diverses méthodes usitées de son tems pour le traitement du mal vénérien, & il se décide enfin pour celle qui lui paroît la plus sûre.

Je rends volontiers cet hommage public à la mémoire de ce savant Professeur ; mais mon respect pour lui ne m'a pas empêché de m'appercevoir qu'il étoit un peu trop attaché aux opinions qui dominoient de son tems dans les écoles fameuses, dont il étoit le principal ornement. Une longue expérience m'a fourni quelques idées contraires à quelques points de sa doctrine. J'ai douté long-tems si je devois les mettre au jour. L'autorité de M. Astruc a subjugué

presque tous ceux qui ont écrit depuis sur la même matière. Je ne me suis pas dissimulé que des opinions, consacrées par le tems, & soutenues par un grand nom, sont très-difficiles à combattre; mais l'amour de la vérité a enfin prévalu. Je me suis déterminé à publier mes idées sur la nature du virus vénérien, accompagnées de quelques observations importantes, qui viennent à leur appui. Je n'ai pas la présomption de croire avoir résolu un problème, que les Maîtres de l'art regardent comme insoluble. Je ne donne mes idées que comme de simples conjectures : peut-être que si elles étoient approfondies, elles pourroient donner lieu à quelques découvertes intéressantes pour la pratique.

Si j'avois dessein de faire un Traité en forme sur les Maladies Vénériennes, ce seroit ici le lieu de discuter les différentes opinions des Savans sur l'origine de cette Maladie; mais comme cette question n'est que de pure curiosité, &

m'écarteroit beaucoup du but que je me suis proposé, je me dispenserai de m'y arrêter. Ceux qui desireront des détails sur ce sujet, n'ont qu'à lire le premier volume du *Traité des Maladies Vénériennes* de M. Astruc. C'est principalement dans cette partie que ce Médecin a fait briller son étonnante érudition. Il soutient que la vérole étoit endémique autrefois dans les Isles Antilles, & sur-tout à St. Domingue, d'où elle a été apportée en Espagne par les Compagnons de Christophe Colomb, & que de-là elle s'est répandue dans toute l'Europe. Ce Savant n'a rien oublié de tout ce qui pouvoit appuyer son sentiment. Il a fait pour cela les recherches les plus pénibles.

Quoique cette opinion soit encore généralement adoptée, elle a été néanmoins puissamment combattue dans deux petits écrits anonymes, qui ont paru depuis quelques années. Le premier de ces ouvrages est intitulé, *Differ-*

*tation sur l'origine de la Maladie Vénérienne*, pour prouver que le mal n'est pas venu d'Amérique, mais qu'il a commencé en Europe par une épidémie. A Paris, chez Durand, 1752, in-12, 110 p. Le second a pour titre : *Examen historique sur l'apparition de la Maladie Vénérienne en Europe, & sur la nature de cette Epidémie*. Lisbonne (Paris) 1774, in-12, 83 pag.

Malgré le soin que l'Auteur de ces deux ouvrages avoit pris de garder l'anonyme, tout le monde fait aujourd'hui qu'on le doit au célèbre M. Sanchez, premier Médecin des deux derniers Empereurs de Russie. Ce Savant respectable, qui jouit à juste titre de la réputation la plus distinguée, & qui, semblable à l'Homere François, malgré le poids des années, n'a rien perdu de la vigueur de son esprit, ni de l'enjouement de son caractère, prétend que la vérole étoit connue en Europe avant que Christophe Colomb fût de retour de son

premier voyage en Amérique. Je conseille aux curieux d'en voir les preuves dans les deux écrits que je viens de citer. L'autorité de leur Auteur a tout au moins autant de poids que celle de M. Astruc.

La maniere dont le mal vénérien peut se contracter , a également donné lieu à des débats ; mais comme cette matiere a été en quelque sorte épuisée par des Ecrivains célèbres , après lesquels à peine seroit-il possible de glaner, je me contenterai d'examiner la cause du mal , quelle que soit la voie par laquelle il se communique.

On convient généralement que la vérole est produire par un *virus* , ou un *venin* , communiqué par une personne infectée à une saine. S'il faut en croire M. Astruc , *il est important de bien connaître la nature de ce virus , pour être en état de bien guérir les maladies qui en naissent.*

Qu'est-ce donc que ce virus ? Cette

question a donné lieu à bien des disputes. Le savant Médecin que je viens de citer, est le seul qui ait écrit quelque chose de raisonnable sur cette matière ; mais son système, tout séduisant qu'il est, ne s'accorde pas toujours avec les loix de l'économie animale de la Physique & de la Chymie.

Comme il est impossible de soumettre le virus vénérien à l'analyse chymique, M. Astruc tâche de découvrir sa nature par l'examen de ses effets connus. Selon lui, ce virus est inflammatoire, corrosif, coagulant & fixe. De ces propriétés, ce Médecin conclut que ce venin est d'une nature acide, ou salée, corrosive & fixe, ayant quelque rapport avec les eaux fortes ordinaires.

Ce sentiment a souffert dans le tems beaucoup de contradictions. Les Gens de l'art n'ont pas adopté facilement l'existence d'un acide dans les humeurs animales, qui, suivant toutes les notions reçues, tendent à l'alkalescence. On a



regardé un acide corrosif & coagulant comme un être chimérique, attendu que deux propriétés si contradictoires ne sauroient exister dans le même sujet. La fixité de cet acide dans le corps humain, où par l'action de la chaleur animale, tout se volatilise, n'a pas été moins contestée.

Rien ne prouve effectivement que le virus vénérien soit un acide. Il est inflammatoire & corrosif, dit-on, puisqu'il produit des phlogoses, des abcès, des ulcères & des caries; mais ces désordres sont-ils véritablement les effets primitifs du virus? Et quand cela seroit, dépendent-ils nécessairement d'un acide? Ne peut-on pas également les attribuer à un alkali? Les différentes excroissances, les tumeurs squirreuses, ne prouvent pas mieux l'acidité coagulante du virus. Elles ne sont que les effets secondaires de ce venin, ainsi que je le prouverai ci-après. Dans la plupart des abcès, des ulcères, des chancres & des bubons,

les bords sont durs & calleux ; cependant la tumeur & la dureté des parties ne sont certainement pas alors les suites de l'épaississement de la lymphe , puisque les abcès & les ulcères sont pour l'ordinaire causés , ou du moins entretenus par la pourriture , dont l'effet principal consiste dans la dissolution des humeurs. Or , comment concilier cette dissolution avec leur prétendu épaisissement ? De plus , comment accorder l'existence d'un acide coagulant & fixe avec la manière rapide avec laquelle le venin se répand quelquefois dans toutes les parties du corps , & avec les ravages qu'il produit en fort peu de tems dans certains sujets ?

Malgré la solidité de ces raisons , on pense encore communément que la vérole dépend de l'épaississement de la lymphe. Les plus grands Maîtres de l'art ont cependant abandonné ce système ; & , sans chercher à expliquer des phénomènes , souvent très-oppo-  
sés , ils

avouent de bonne foi que la nature du virus vénérien est absolument inconnue.

Tel est le sentiment de M. Louis , Professeur en Chirurgie , qui vient de donner une nouvelle édition du *Traité des Maladies Vénériennes* de M. Astruc, enrichie de quelques remarques très-intéressantes. Cet habile Chirurgien , après avoir combattu la théorie de l'Auteur , conseille à ses Lecteurs *de laisser là les vaines spéculations , & de s'attacher à ce que l'observation & l'expérience découvrent sur les effets de ce virus , & sur les moyens les plus efficaces d'y remédier.*

On fera peut-être surpris que , malgré le conseil de ce Savant Académicien , j'ose encore toucher à la même matiere ; mais M. Louis n'a certainement pas prétendu qu'on doive absolument bannir la théorie de l'art de guérir. Eh ! qui connoît mieux que lui les erreurs funestes que l'aveugle empirisme enfante chaque jour ? Qui fait mieux que lui

que la théorie jette souvent un grand jour sur la pratique ? Ses écrits lumineux me fourniroient mille exemples pour appuyer cette vérité, si elle pouvoit être contestée. Les idées que je hasarde aujourd'hui , sont le fruit d'une longue expérience ; elles sont appuyées sur des observations intéressantes ; elles ne méritent donc pas d'être rangées dans la classe des vaines spéculations.

Tout le monde fait que le mal vénérien peut emprunter mille formes différentes. Il n'est aucune maladie, soit aiguë, soit chronique, qui ne puisse dépendre de cette cause. Mais malgré la variété de ses métamorphoses, il est pour l'ordinaire accompagné de signes caractéristiques, qui ne permettent pas de le méconnoître, à moins qu'il n'ait dégénéré par son ancienneté, ou qu'une main ignorante ne l'ait forcé à changer ; pour ainsi dire, de nature, en employant, pour le détruire, des remèdes inefficaces, & tout au plus propres à le

pallier. Je pense qu'on peut diviser en deux classes principales les différens désordres qui accompagnent ordinairement la vérole. L'une comprend les phlogoses , les tumeurs phlegmoneuses, les abcès , les chancres , les ulcères , les fistules , les douleurs ostéocopes , les exostoses douloureuses , les caries , les pustules , les dartres , les différentes especes de fièvres , les phthysies , les dévoiemens , &c. L'autre renferme les poireaux , les verrues , les crêtes , les condylomes , les fics , les nœuds , les ganglions , les tumeurs squirreuses , & en général toutes les excroissances dures & indolentes. Dans le premier cas , tout annonce l'irritation , l'érosion même des solides : dans le second , tout dépose en faveur de l'épaississement des fluides. On a beaucoup de peine à concevoir comment une seule cause ( le virus vénérien ) peut produire des effets qui paroissent si diamétralement opposés. La connoissance de la

nature de ce virus peut seule nous aider à expliquer ce problème. Tâchons donc de parvenir à cette connoissance.

Après avoir examiné pendant longs tems , avec l'attention la plus scrupuleuse , les différens phénomènes qui caractérisent les Maladies Vénériennes , j'ai observé que l'effet immédiat du virus vérolique est d'atténuer les fluides , & de relâcher les solides , & que leur érosion & l'épaississement des humeurs , ne sont que les suites de l'action primitive du venin. En conséquence , je pense que le virus vénérien est d'une nature septique. Quoique cette opinion paroisse choquer toutes les idées reçues , elle s'accorde cependant assez bien avec tous les phénomènes que l'expérience & l'observation présentent , ce qui constitue la bonne théorie.

Les effets du virus vénérien ne sont pas toujours successifs & continus , ainsi que M. Louis l'a très judicieusement remarqué ; cependant l'expérience

prouve qu'ils se manifestent assez ordinairement par gradation , & que leur marche est relative à la quantité , au degré d'activité du virus , & aux dispositions particulières des sujets infectés. Mais cette gradation n'est jamais mieux marquée que dans la gonorrhée virulente. Jettons donc un coup-d'œil sur les différens périodes de cette maladie , & voyons si les faits qu'elle nous présente ne viendront pas à l'appui de mon sentiment.

Peu de jours après un commerce impur , on s'apperçoit d'un léger écoulement de sérosité lymphatique & visqueuse , qui distille goutte à goutte le long du canal de l'uretre , engluant l'extrémité du conduit. Cet écoulement est accompagné d'un chatouillement & d'un certain sentiment de plaisir qu'on éprouve sur-tout en urinant , & d'une certaine chaleur qui de jour en jour approche davantage de la douleur.

Dans le second période , l'écoule-

ment & la chaleur augmentent, le chatouillement se change en douleur assez vive, la matiere devient jaunâtre, la verge, dans les hommes, est fréquemment en érection, & dans les femmes, le vagin, ainsi que le clitoris, sont souvent tendus.

Enfin, dans le troisieme période, la matiere est plus abondante, plus âcre, brûlante, & d'une couleur verdâtre. Les douleurs sont plus vives & plus continues. La tension des parties naturelles dans les femmes est plus douloureuse & presque continuelle. Dans les hommes, la verge se courbe pendant l'érection; c'est ce qu'on nomme chaude-pisse cordée. Dans l'un & l'autre sexe, on éprouve en urinant une douleur mordicante le long du canal de l'uretre; c'est ce qui constitue la dysurie; & quelquefois même les urines ne coulent que par intervalle, &, pour ainsi dire, goutte à goutte: c'est ce qu'on appelle strangurie. Il est bon d'observer  
que



que ces deux derniers symptômes sont moins fréquens & moins violens chez les femmes que chez les hommes (a).

Ce tableau n'offre rien qui ne s'accorde exactement avec mes idées. On fait que la putréfaction atténue toutes nos humeurs, relâche nos fibres, rend toutes les parties plus tendres, les défunit & les dissout à la fin. Ces principes sont si peu contestés, qu'il est inutile de s'arrêter à les démontrer ; il s'agit seulement d'examiner si les symptômes que je viens de décrire, peuvent s'attribuer à une pareille cause.

Il me paroît incontestable que la maladie, au moins dans son premier période, ne dépend que du relâchement des solides, & de l'atténuation

---

(a) Cette description m'a été fournie, à peu de chose près, par M. Astruc. Où en aurois-je trouvé une plus exacte ?

des fluides. L'écoulement dans les premiers jours n'est certainement pas l'effet d'un ulcère , comme quelques Auteurs le prétendent mal-à-propos. Il commence sans douleur , sans inflammation , & la matiere n'est rien moins que purulente. Voici de quelle maniere je conçois la premiere action du virus , lorsqu'il produit une gonorrhée.

Ce venin , communiqué à une personne saine , s'insinue dans les réservoirs qui contiennent la semence , soit qu'il passe à travers les pores des parties génitales , qui dans l'instant de l'acte sont fort dilatés , soit qu'il monte directement le long du canal de l'uretre. Par ces réservoirs , j'entends non-seulement les vesicules séminaires, où se trouve la semence proprement dite , mais encore la prostate , les glandes de cowper , & les cellules qui tapissent la face interne de l'uretre , surtout l'intérieur de la fosse naviculaire. Arrivé dans ces organes , le virus , par

sa vertu septique , en relâche le tissu ; & atténue les humeurs qui s'y préparent. De-là vient l'écoulement.

Les humeurs féminales étant infectées par un virus septique , contractent la même qualité ; car rien ne se communique plus aisément que la putréfaction. Cette altération se manifeste par une légère âcreté, qui irrite d'abord tant soit peu les parois du canal de l'uretère , & cause ce chatouillement , ce sentiment de plaisir & de chaleur , qui accompagnent l'écoulement dans les premiers jours.

Les fluides étant atténués , agissent plus foiblement sur les solides. Ceux-ci étant relâchés, réagissent sur les liqueurs avec moins de force. Il s'ensuit de-là que la putréfaction ralentit le mouvement des humeurs ; & réciproquement le ralentissement de la circulation augmente la putréfaction des fluides : car on fait que la chaleur, l'humidité & le défaut de mouvement

sont les moyens les plus propres à accélérer la pourriture. L'âcreté des humeurs féminales doit donc augmenter de jour en jour. Aussi voit-on l'écoulement devenir plus abondant, la chaleur plus vive, le chatouillement se changer en cuisson, & la douleur prendre la place du sentiment de plaisir.

Lorsque le virus agit sur le *coagulum* du sang, il dissout ses globules. Alors la partie rouge est en état de pénétrer dans les petits vaisseaux lymphatiques, & se mêle avec l'humeur féminale. C'est ce mélange qui produit la couleur jaunâtre de l'humeur qui coule dans le second période de la maladie.

Les globules du sang étant parvenus aux extrémités capillaires des vaisseaux lymphatiques, ou les déchirent, & dans ce cas, on voit couler quelques gouttes de sang pur par le canal de l'uretre, ou, ce qui est plus ordinaire, on apperçoit quelques filets de sang dans la matiere de l'écoulement,

ou bien s'y arrêtent, & forment des engorgemens. Ces embarras augmentent à chaque instant, à cause que le cœur à chaque pulsation, envoie une nouvelle quantité de sang vers ces parties. Ces embarras, joints à l'irritation des parois des vaisseaux, produite par l'âcreté des fluides, causent l'inflammation, la rougeur, la chaleur, la douleur, & la tension des parties. Cette inflammation se termine pour l'ordinaire par la suppuration. Il se forme des ulcères dans quelques-unes des parties affectées; alors l'écoulement devient purulent.

Quant à la couleur verte ou verdâtre de l'humeur, il y a des Ecrivains qui prétendent qu'on n'a jamais observé cette couleur dans les fluides des animaux vivans, & qu'elle est l'effet des impressions de l'air sur la matière des ulcères (a). Il est certain que cette

---

(a) Voy. les Mémoires de M. Pringle, sur

couleur indique le degré de la putréfaction & de l'acrimonie.

Ce que je viens de dire suffit pour rendre compte des autres symptômes qui accompagnent la gonorrhée, tels que les érections involontaires & douloureuses dans les hommes, la tension du vagin & du clitoris dans les femmes, la dysurie, la strangurie, &c. Tous ces accidens dépendent de l'irritation & de l'inflammation, & coulent tous de la même source.

C'est par la même action que le virus produit les chancres, les ulcères qui surviennent dans les différentes parties du corps, les pustules véroliques & les dartres. On convient assez généralement que l'âcreté de la lymphe est la cause prochaine de tous ces désordres. Or, cette acrimonie est le

---

les substances septiques & anti-sept. à la suite de ses observ. sur les maladies des armées. Tom. II, pag. 321.

résultat de la putréfaction , comme je viens de le prouver ; je puis donc attribuer ces ravages à la putridité des fluides.

Les mêmes principes peuvent également s'appliquer aux bubons , & généralement à toutes les tumeurs inflammatoires. Toute la différence que je trouve entre les poulains & les chancres , c'est que les premiers occupent un plus grand espace , & qu'ils ne se terminent pas toujours par la suppuration ; mais , à cela près , la manière d'agir du virus est toujours la même. Il se fait en grand dans les bubons , ce qui arrive en petit dans les chancres. En voici la preuve.

Lorsque le virus vénérien a pénétré dans quelque glande , il divise , il atténue peu-à peu les fluides qu'il y rencontre , & relâche les fibres des vaisseaux de cet organe. Les liqueurs se portent toujours en plus grande quantité vers les lieux où elles trouvent le moins

de résistance. En conséquence de ce principe, les humeurs arrivent en plus grande abondance dans la glande affectée. Le volume de la partie augmente donc à raison de la quantité de fluide qui y abonde. C'est ce qui produit la tumeur, dont la grosseur est proportionnée au nombre & au calibre des vaisseaux engorgés.

On a vu ci-dessus que la stagnation des fluides, ou tout au moins le ralentissement de la circulation, est la suite immédiate de l'engorgement des vaisseaux. J'ai dit également que lorsque les liqueurs infectées d'un levain septique sont stagnantes ou ralenties, la putréfaction augmente, ce qui cause leur acrimonie, & qu'alors elles irritent les fibres des vaisseaux, & les obligent à se contracter avec plus de force. Il résulte de-là que le mouvement des fluides & la résistance des solides augmentent dans la même proportion : ce qui joint à la nouvelle  
quantité



quantité de sang que le cœur pousse vers la partie , chaque fois qu'il se contracte , & aux embarras qui se rencontrent aux extrémités des vaisseaux capillaires , donne lieu à l'inflammation , dont l'espece varie suivant les circonstances qui l'accompagnent.

L'inflammation se termine quelquefois par la résolution. C'est ordinairement l'ouvrage de la nature ; l'art peut cependant favoriser ses opérations. Le Praticien habile épie le moment où il faut agir. Il devine le but que cette mere sage se propose , & applanit les obstacles qui s'opposent à ses efforts. C'est dans ce sens que les emplâtres résolutifs sont souvent salutaires ; mais ils sont tout au moins inutiles , lorsque l'inflammation est disposée à la suppuration. Les tumeurs véroliques se terminent assez fréquemment de cette manière , sur-tout lorsqu'on a soin d'aider la nature au moyen des suppuratifs. Lorsqu'elles occupent les glandes

inguinales ou les axillaires , on les nomme bubons des aisselles , bubons des aines , ou poulains. Lorsqu'elles ont leur siège indistinctement sur toute la surface du corps , on les appelle phlegmons , clous , ou furoncles , ou pustules , suivant la différence de leur grosseur , de leur dureté , & de la nature de leur inflammation. Le chancre doit être mis dans la même classe. Si on n'apperoit pas ordinairement la petite tumeur qui le précède , c'est que les glandes sébacées , qui sont alors affectées , sont fort petites , leurs vaisseaux sont très-déliés ; l'augmentation de leur volume ne peut pas être assez considérable pour être bien sensible. D'ailleurs , les parois de ces petits vaisseaux sont si minces , que l'âcreté du virus n'est pas long-tems à les détruire ; de-là vient que l'ulcère est formé avant qu'on ait pour ainsi dire apperçu le bouton.

Je pense qu'il est assez inutile que je m'arrête à appliquer cette théorie à

chaque symptôme en particulier : cela exigeroit des répétitions ennuyeuses & superflues. Tout le monde sent bien que ce que j'ai dit des tumeurs & des ulcères , convient également aux exostoses & aux caries. La substance des os étant dure & compacte , ne sauroit se dilater , à moins qu'elle n'y soit forcée par un agent puissant qui ramollisse ses fibres ; mais pour que cet agent puisse pénétrer dans le tissu serré des os , il faut qu'il soit extrêmement délié. Voilà donc la double action du virus.

Ces principes une fois admis , on conçoit aisément que la carie ne manquera pas d'accompagner l'exostose , toutes les fois que les fluides seront parvenus au degré d'acrimonie , nécessaire pour corroder la substance de l'os. L'observation vient à l'appui de cette doctrine. On fait que le virus est quelquefois si actif, qu'il ramollit les os au point qu'on peut les plier comme

un morceau de cire. Dans cet état , ils peuvent se contracter , & diminuer de volume. Alors ils sont sujets à tous les accidens des parties molles , tels que la phlogose , la douleur , la suppuration , la fistule , la gangrène , &c.

Tous les autres désordres que la vérole a coutume de produire , ne déposent pas moins en faveur de mon sentiment. Tantôt les malades sont tourmentés par des fièvres continues , ou intermittentes , périodiques , ou erratiques , ou bien par des fièvres lentes. Tantôt ils languissent dans un affreux marasme , où ils sont consumés par la phthisie. Enfin , dans le dernier période de la maladie des dévoiemens continuels & des vomissemens , dont la putridité se manifeste évidemment , annoncent la dissolution totale des fluides. Le mal vénérien dégénere en quelque sorte en véritable scorbut. Qui pourroit , en pareil cas , méconnoître la putréfaction ?

On ne manquera pas de m'objecter que la vérole produit des poireaux, des verrues, des fics, des condylomes, des ganglions, des tumeurs squirreuses, &c. & que toutes ces excroissances annoncent clairement l'épaississement de la lymphe ; ce qui est directement opposé à mon opinion : voici ma réponse.

J'ai prouvé ci-dessus que toutes les tumeurs véroliques dépendoient d'un engorgement des vaisseaux, & que cet embarras étoit une suite immédiate du relâchement des solides, & de l'atténuation des fluides, c'est-à-dire, de la putréfaction. Cela posé, je dis que toutes les fois que le volume d'une partie sera augmenté par le concours des deux causes que je viens d'indiquer, il se formera une excroissance : si les vaisseaux engorgés sont en petit nombre, si les embarras ne sont formés que par la lymphe, sans aucun mélange de la partie rouge du sang :

si l'acrimonie est légère, la tumeur ne s'enflammera point, ou bien peu. Si l'inflammation survient, & que les forces vitales soient insuffisantes pour procurer la résolution ou la suppuration, ou bien, si, par des topiques appliqués mal-à-propos, on trouble l'ouvrage de la nature, la tumeur pourra devenir squirreuse; mais dans tous ces cas, la dureté de ces excroissances n'est qu'un effet secondaire.

Il est certain que toutes les fois que la circulation est interceptée dans une partie, il y a stagnation dans le fluide, qui forme l'embarras, & augmentation de mouvement dans le reste des liqueurs. De cette augmentation naît un surcroît de chaleur dans la partie; la chaleur produit l'évaporation de la partie la plus fluide de la lymphe stagnante, qui s'échappe à travers les pores: cette dissipation croissant à chaque instant, la lymphe s'épaissit, se durcit même, & forme les excroissances dont il s'agit,

les tumeurs squirreuses , & les callosités des bords des chancres & des ulcères.

Je crois avoir démontré que cette théorie embrasse tous les phénomènes produits par le virus vénérien ; mais ce n'est pas assez , je vais tâcher de prouver qu'elle ne contrarie aucun des faits résultans de la pratique. En effet, mon idée seroit une véritable chimère, s'il étoit vrai que c'est en atténuant la lymphe ; que l'on guérit la vérole ; mais j'espère que si on veut faire attention à la manière d'agir des secours qui passent pour efficaces dans cette maladie , on se convaincra qu'il n'en est aucun qui produise réellement un pareil effet , & que la plupart en occasionnent un tout opposé.

Je ne passerai point en revue la quantité prodigieuse de remèdes qu'on a employés depuis trois siècles contre le mal vénérien : je m'en tiendrai aux quatre principales méthodes , qui ont été successivement sur les rangs : savoir ,

celle des fudorifiques , celle des fumigations, celle des frictions mercurielles, & celle du mercure pris intérieurement.

Nous sommes fort peu instruits sur la maniere d'agir des médicamens en général; mais à juger de l'action des fudorifiques par les effets sensibles qu'ils produisent , je doute fort qu'on puisse les ranger dans la classe des fondans. Ils augmentent considérablement le mouvement de la circulation : dans ce sens, ils peuvent dissiper quelques obstructions légères , j'en conviens ; mais leur action principale est d'augmenter l'évaporation de la partie la plus fluide des humeurs ; en conséquence , loin de dissoudre & d'atténuer la lymphe , ils augmentent au contraire son épaisissement. Donc si la vérole dépendoit de cette cause , l'usage des fudorifiques seroit funeste.

Difons mieux , ce n'est ni comme fondans ni comme dissolvans que ces



médicamens agissent. En augmentant le mouvement des fluides , ils s'opposent à leur stagnation , qui contribue beaucoup aux progrès de la putréfaction , ainsi que je l'ai dit plus haut. Ils causent des sueurs abondantes , qui charrient une partie du virus qui s'échappe à travers les pores de la peau , avec la lymphe qu'il a infectée ; enfin , ils rendent à cette humeur la consistance que le virus lui avoit fait perdre en l'atténuant. Par ce moyen , ils rétablissent l'équilibre , si nécessaire dans l'économie animale.

Il résulte de-là que l'usage des sudorifiques doit être salutaire dans les véroles récentes & légères , dans lesquelles les parties solides sont peu altérées ; mais ils doivent être insuffisans & même nuisibles dans les cas où l'acrimonie est assez violente pour attaquer & ronger les parties dures ; parce qu'en augmentant considérablement la chaleur , ils augmentent éga-

lement l'âcreté des humeurs. Cela est confirmé par l'expérience.

Passons aux fumigations. Avec quelque acharnement que cette méthode ait été combattue, si on veut être de bonne foi, on ne pourra disconvenir qu'elle n'ait eu quelquefois des succès assez heureux. M. Astruc, qui en étoit le plus grand antagoniste, n'a pas absolument osé nier son efficacité; il s'est contenté de la taxer d'infidélité : en cela, je suis volontiers de l'avis de ce savant Médecin. Les fumigations atténuent-elles la lymphe? Leurs effets sensibles sont à peu près les mêmes que ceux des sudorifiques : je pense qu'on peut présumer qu'ils agissent de la même manière. Quoique le mercure soit la base des fumigations, je crois qu'il agit plutôt en stimulant les solides, qu'en divisant les fluides. Ainsi, indépendamment des effets funestes que les parfums mercuriels peuvent produire sur la poitrine, il est évident que cette

méthode ne sauroit convenir dans bien des cas.

Venons maintenant au grand remède, aux frictions mercurielles. On fait que cette méthode réunit le plus grand nombre des suffrages. Malgré les grands inconvéniens qu'on leur reproche, je conviens cependant que les frictions mercurielles, prudemment administrées, sont très-souvent efficaces; mais je ne suis pas également persuadé de l'action mécanique qu'on attribue au mercure.

Quand on a eu imaginé que le virus vénérien étoit un acide coagulant, & que la vérole dépendoit en conséquence de l'épaississement de la lymphe, on a mis tout en usage pour étayer ce système: l'expérience a prouvé que le mercure guérissoit souvent cette maladie; de-là on a conclu, sans hésiter, que ce minéral atténuoit, divisoit, brisoit la lymphe. On a regardé la salivation comme une preuve incontestable de cette action. On a pré-

tendu qu'il agissoit par son poids , par sa divisibilité , sa mobilité , & par la configuration de ses parties. Cette hypothèse est assez spécieuse , mais elle pèche par sa base.

En premier lieu , la salivation ne fauroit être une preuve de cette action mécanique du mercure , puisque quelques grains de précipité causent une salivation plus abondante , qu'une dose cent fois plus forte de mercure administré en frictions ; ce qui ne devrait point arriver , attendu que dans le précipité le mercure n'a plus ni la configuration , ni la mobilité , ni la divisibilité , ni la gravité spécifique qu'il avoit dans son état naturel.

En second lieu , si la vertu antivénérienne de ce minéral consistoit dans son poids & dans ces autres qualités mécaniques , il devrait perdre cette vertu toutes les fois qu'il est dépouillé de ces qualités. Or , personne n'ignore que dans les préparations mercurielles ,

telles, par exemple, que le sublimé corrosif, le mercure n'a plus ni la même pesanteur, ni la même mobilité qu'il avoit auparavant; il s'ensuivroit donc delà que ces préparations seroient au moins inutiles pour le traitement des maladies vénériennes, ce qui est contraire à l'expérience.

En troisième lieu, tous les Praticiens savent que dans le dernier période de la vérole, tous les symptômes annoncent quelquefois une dissolution totale dans les fluides. Or, si le mercure agissoit en atténuant, en brisant la lympe, loin d'être un remède salutaire en pareil cas, il devroit augmenter tous les accidens; le contraire se passe cependant tous les jours sous nos yeux. C'est donc gratuitement que l'on a prétendu que ce minéral agit par ses propriétés mécaniques.

Suivant l'ordre que je me suis prescrit, ce seroit ici le lieu d'examiner l'action des différentes préparations

mercurielles , dont on fait usage dans le traitement du mal vénérien ; mais leur nombre est fort grand , & leur efficacité n'est pas bien démontrée : je me bornerai donc à jeter un coup-d'œil sur le sublimé corrosif , qui est aujourd'hui la plus utilisée de ces préparations.

Le sublimé corrosif est un sel métallique , composé de parties mercurielles , pénétrées par l'acide , concentrées du sel marin en telle proportion que cet acide ne soit pas entièrement foulé de mercure , mais qu'il domine sensiblement.

Ce sel , administré pour le traitement de la vérole , ne produit aucun effet sensible qui puisse indiquer la façon dont il agit. L'analogie seule nous peut donc fournir quelques éclaircissements à cet égard. Suivant l'idée que j'ai conçue du virus vénérien , c'est un venin septique , ainsi que j'ai tâché de le prouver dans le cours de cet ouvrage.

Or, l'expérience prouve que tous les acides, & même les sels neutres, dans lesquels les acides dominant, sont doués d'une vertu anti-septique plus ou moins puissante. Je pense donc que le sublimé corrosif agit en qualité d'anti-septique, & qu'il doit la plus grande partie de sa vertu à l'acide du sel marin. Ce qui prouve la justesse de mon idée, c'est que cinq à six grains de mercure, donnés sous la forme de sublimé corrosif, suffisent souvent pour guérir une vérole bien caractérisée, tandis qu'il faut plusieurs onces de mercure coulant pour la traiter par le moyen des frictions.

On peut ajouter encore à cela que le virus étant un septique, est par conséquent d'une nature alkalescente, ou même alkaline. Or, la partie surabondante de l'acide du sel marin qui entre dans la composition du sublimé venant à rencontrer le virus dans les vaisseaux, doit s'unir à lui par la loi des affinités, & former un sel d'une

nature particulière. Cette nouvelle combinaison n'aura plus rien de septique.

Il s'ensuivroit de mon idée , que le mercure auroit par lui-même un certain degré de vertu anti-septique , & que cette qualité est considérablement augmentée lorsque ce minéral est uni avec les acides. Cette opinion est assez conforme à l'expérience ; mais , me demandera-t-on , peut-être , comment agissent les anti-septiques ? Je répondrai à cela que je l'ignore , & que cette connoissance n'est même pas d'une nécessité indispensable. Eh ! savons nous comment le quinquina guérit les fièvres , & arrête les progrès de la gangrene ? Il importe principalement de connoître les faits , & l'expérience seule peut nous éclairer à cet égard.

On m'opposera peut-être la découverte qui a été faite il y a quelques années par un habile Chirurgien , qui prétend guérir la vérole par le moyen des alkalis volatils. Je suis fort éloigné  
de



de vouloir enlever à M. Peyrille la gloire de sa découverte , pour en faire honneur à Lemery , ou à tout autre. Je prétends encore moins nier l'efficacité de ce nouveau secours. Je n'ai fait aucune expérience à ce sujet , & lorsqu'un Ecrivain , aussi recommandable que M. Peyrille , par ses talens & par sa probité , avance des faits aussi importans , il faut être physiquement sûr qu'il est dans l'erreur , pour oser le contredire. Je suppose donc la vertu anti-vénérienne des alkalis volatils , démontrée , & je soutiens que cela ne nuit en aucune maniere à mon sentiment.

Je n'ai jamais été persuadé que la classe des anti-vénériens soit bornée au mercure , ou à ses préparations : tous les gens instruits sont du même avis à cet égard. Pour oser prononcer là-dessus d'une maniere décisive , il faudroit connoître toutes les substances que la nature produit , & leurs différentes propriétés : or , cette connois-

fance est absolument impossible. Je dis plus , elle seroit même insuffisante ; car il faudroit encore être instruit de toutes les combinaisons qu'on peut faire de ces diverses substances entre elles , & des qualités nouvelles qui peuvent résulter de ce nombre infini de combinaisons. La vie de l'homme est trop courte , & son esprit est trop borné pour que la matiere médicale & la chymie puissent jamais être poussées à ce degré de perfection. C'est donc sans fondement que l'on a regardé le mercure comme le seul spécifique de la vérole. Je ne vois par conséquent aucune raison de nier l'efficacité des alkalis volatils contre cette maladie ; mais en convenant du fait, je ne suis pas entièrement de l'avis de M. Peyrille sur l'action de ces sels : j'aurois beaucoup de penchant à croire qu'on n'est redevable de leur vertu anti-vénérienne , qu'à leur qualité anti-septique.

Ceci paroîtra peut-être un paradoxe.

Je conviens que l'idée qu'on a communément des alkalis volatils ne s'accorde guère avec la vertu que je leur attribue; mais en fait de vertus des médicamens, l'expérience seule a droit de prononcer. Ainsi, j'en appelle aux expériences du célèbre M. Pringle, qui a enrichi la Médecine de plusieurs excellens ouvrages. Ce Médecin observateur a décidé cette question d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Voici ses propres termes.

» J'ai mêlé avec diverses substances,  
 » de l'esprit & du sel de corne-de-  
 » cerf, & j'ai toujours remarqué que  
 » bien loin de hâter la putréfaction, ils  
 » l'empêchoient évidemment, & cela  
 » avec une force proportionnée à leur  
 » qualité. On fit les mêmes essais avec  
 » la sérosité, & avec la partie rouge  
 » du sang, après qu'on l'eut desséchée à  
 » force de la garder; je séparai une  
 » fois la croûte inflammatoire d'un sang  
 » pleurétique, du reste de la masse, &

» l'ayant parragée , j'en mis une partie  
 » dans du vinaigre distillé , & l'autre  
 » dans de l'esprit de corne-de-cerf; après  
 » avoir gardé ces infusions plus d'un mois  
 » pendant les plus grandes chaleurs de  
 » l'été , je trouvai la portion qui étoit  
 » dans le sel alkali, aussi saine que celle  
 » qui étoit dans le vinaigre- ( a ) ».

Il résulte de ces expériences , & de  
 plusieurs autres de la même espèce ,  
 qu'on peut voir dans l'ouvrage de M.  
 Pringle , que les sels alkalis volatils  
 sont véritablement anti-septiques ; &  
 ne le cèdent pas à cet égard au vinaigre  
 distillé. Ne seroit-ce pas à cette même  
 vertu qu'on devoit attribuer l'efficacité  
 de ces sels pour la guérison de la morsure  
 de la vipere , efficacité sur laquelle l'ob-  
 servation du savant M. de Jussieu , à qui

---

( a ) Mémoires sur les substances septiques  
 & anti-septiques , à la suite des observations  
 sur les maladies des armées. Tome II , pages  
 199 & suivantes.

la Botanique a de si grandes obligations, ne laisse aucun doute. Quoi qu'il en soit, la découverte de M. Peyrille, loin de combattre mon opinion, me fourniroit plutôt une nouvelle preuve.

On pourroit me faire une objection beaucoup plus forte en apparence. Il est démontré que le virus a beaucoup moins d'activité dans certains sujets, & dans les pays chauds, que dans les pays froids; qu'il demeure souvent comme assoupi pendant plusieurs années, & qu'enfin la nature opere quelquefois des guérisons spontanées. Comment concilier ces faits, pourroit-on me dire, avec l'idée d'un virus septique, dont la communication doit être rapide, & qui, livré à lui même, devroit causer en très-peu de tems la corruption & la dissolution totale de toute la machine?

Il est aisé de répondre à cette objection. L'observation nous apprend que le virus n'a pas toujours le même

dégré d'activité. De plus, les dispositions particulières du sujet infecté peuvent augmenter ou affaiblir son action. La preuve en est, que souvent de trois hommes qui auront eu commerce dans le même tems avec une femme gâtée, l'un contractera une vérole bien caractérisée, accompagnée des symptômes les plus effrayans, tandis que le second n'aura que quelques poireaux, quelques chancres, ou enfin quelques légers vices locaux, & le troisième n'attrapera quelquefois rien du tout.

L'inaction du virus, dans certains sujets, & dans les pays chauds, peut encore être attribuée à la manière de vivre, & sur-tout au régime. Il y a lieu de présumer que dans ces cas le venin est en très-petite quantité, qu'il n'est que légèrement septique, qu'il ne roule point dans le torrent de la circulation, mais qu'il est fixe dans un petit recoin de quelque organe, peu

essentiel à la vie. Alors il ne trouble point les fonctions de l'économie animale, & on ne s'apperçoit pas de sa présence. Si les alimens dont on fait usage fournissent des sucs propres à retarder les effets de la putréfaction, ou même à corriger cette altération, si elle existe déjà dans les humeurs, on conçoit que l'activité du virus doit non-seulement demeurer assoupie, mais s'affoiblir de plus en plus, & même cesser totalement; mais si au contraire le régime est propre à augmenter la putridité, si par quelque autre cause le virus est déplacé, & se répand dans les fluides, alors il cause des ravages étonnans.

C'est pour cette raison que le mal vénérien cause moins de désordres dans les pays chauds, & qu'on y voit quelquefois des guérisons spontanées; car dans ces climats les hommes se nourrissent beaucoup de végétaux, & font un grand usage des acides, qui sont

les meilleurs anti-septiques ; le vin , qui est leur boisson ordinaire , contribue encore à la même fin. Je ne serois pas éloigné de croire que le grand usage du café ne pût concourir au même but. Il faut ajouter à ces raisons , que la transpiration abondante que la chaleur occasionne , enlève une partie du virus , tandis que les anti-septiques , dont on fait un usage journalier , affoiblissent ou détruisent l'autre.

Il est aisé de s'appercevoir du rapport de mes idées avec la pratique , & des conséquences qui en résultent. Si la nature du virus vénérien est bien développée , il sera bien plus facile de trouver les moyens de le détruire. Si ce venin est véritablement un septique , c'est dans la classe des anti septiques qu'on doit chercher les armes propres à le combattre , peut-être qu'à force d'expériences on parviendroit enfin à découvrir quelque secours plus efficace que ceux dont on a fait usage jusqu'aujourd'hui.



jourd'hui. Tous les Praticiens de bonne-foi conviennent de l'insuffisance du mercure dans certains cas. Le savant M. de Horne , qui a écrit sur cette matiere un ouvrage qui fait autant d'honneur à ses connoissances qu'à la droiture de son jugement, nous dit : *Qu'il faut se borner à faire des vœux pour qu'on découvre un remede qui puisse remplacer le mercure , au moins dans certain cas où ses qualités précieuses sont en effet quelquefois contrebalancées par des inconvéniens très-graves.*

M. Mitrié , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris , est allé beaucoup plus loin. Il a prouvé, dans plusieurs ouvrages , que les inconvéniens du mercure l'emportent de beaucoup sur son efficacité. Il assure que les végétaux méritent la préférence. Il soutient que toutes les plantes âcres & stimulantes guérissent les maladies vénériennes. J'ai remarqué avec plaisir , que la maniere dont

ce favant Médecin explique l'action du mercure , ne s'éloigne pas beaucoup de mes idées sur le même sujet. Sa méthode curative vient encore à l'appui de ma théorie sur la nature du virus vénérien ; car tous les végétaux compris dans la classe indiquée par M. Mitrié , sont de puissans anti-septiques. Je me félicite donc de m'être rencontré avec un Médecin aussi éclairé , & je desiré que l'expérience confirme de plus en plus son opinion.

Je n'ignore pas que l'envie de faire valoir des remedes particuliers à beaucoup , fait exagérer le danger de l'usage du mercure ; mais le témoignage des Médecins que je viens de citer , ne paroîtra certainement pas suspect. Je pourrois y joindre celui de M. Astruc. Ce favant Écrivain , quoique partisan zélé du mercure , a été souvent forcé de convenir de son insuffisance dans bien des cas , & de la plupart des inconvéniens qu'on lui reproche. Si après

des noms aussi respectables , il m'est permis de me citer moi-même , j'avouerai , qu'entraîné par le torrent , j'ai regardé pendant long-tems le mercure comme le seul spécifique des maladies vénériennes. J'ai employé successivement toutes les manieres connues de l'administrer. Ses effets ne répondoient pas toujours à mes espérances ; mais fortement convaincu de l'efficacité du remede, j'attribuois alors mes mauvais succès à quelque faute , ou de ma part , ou de celle du malade. Une longue expérience a enfin deffillé mes yeux. J'ai compris qu'il seroit en effet à souhaiter qu'on découvrit un remede qui réunît tous les avantages du mercure sans en avoir les inconvéniens. Je ne me suis pas borné à former des vœux ; j'ai fait différentes tentatives : enfin , après bien des essais inutiles , je suis parvenu à découvrir un remede qui , de l'aveu d'un grand nombre de gens de l'art , jouit de

toutes les qualités qu'on desire dans un spécifique. Ce remede est une combinaison des anti-septiques (1) les plus puissans , dont un acide minéral fait la base. Je m'en sers depuis plus de vingt ans avec les plus grands succès. Par son moyen, & sans le secours du

---

(1) On fait qu'en Médecine on donne le nom d'anti-septiques aux remedes qui ont la propriété de corriger, ou de détruire la putréfaction. Si le virus vénérien est de nature septique, ainsi que j'ai tâché de le prouver ci-dessus, c'est dans la classe des anti-septiques qu'on doit chercher son véritable spécifique. Au reste, si je ne me trompe, le virus variolique, le dartreux, le scrophuleux, le cancreux, &c. sont tous de nature plus ou moins septique. Cette idée que j'ai depuis long-tems, a été confirmée depuis peu par les expériences de M. l'Abbé Félix Fontana, consignées dans les Mémoires de la Société Royale de Médecine. Si les Praticiens dirigeoient leurs vues en conséquence de cette découverte, on parviendroit peut-être à trouver des remedes contre des maux qui, jusqu'à présent, sont l'écueil de la Médecine.

mercure , j'ai guéri des véroles bien caractérisées , accompagnées des symptômes les plus graves. J'administre mon remede en lavemens , & mes malades en prennent deux par jour. Cette méthode , toute simple qu'elle est , me suffit dans tous les cas ordinaires ; mais dans les maladies anciennes & rebelles , je ne dissimulerai pas que je lui associe quelquefois le mercure , non pour en augmenter l'efficacité ; elle n'en a pas besoin , mais dans la seule vue d'accélérer la guérison. Le principal avantage de ma composition , consiste en ce qu'elle s'unit parfaitement au mercure , & qu'ainsi associé , ce minéral n'a plus aucune des qualités malfaisantes qui font redouter son usage ; il n'excite plus , ni salivation , ni dévoiement , ni coliques , ni vomissemens : & ce qu'on aura de la peine à croire , ce remede , loin d'irriter le genre nerveux , calme au contraire les accidens des vapeurs hystériques.

Vingt ans de succès constans, avoient donné à mon remede une espece de célébrité, lorsque quelques amis & quelques gens de l'art, zélés pour le bien de l'humanité, m'engagerent à le soumettre à des épreuves publiques. Je cédaï à leurs instances. J'obtins du Magistrat qui présidoit alors à la police, la permission de tirer huit malades de la Maison Royale de Bicêtre. Les Commissaires nommés par le Gouvernement pour présider à leur traitement, en firent le choix. Les procès-verbaux des expériences furent publiés en 1774, dans une Lettre adressée à M. Roux, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, en l'Université de Paris, alors Rédacteur du Journal de Médecine. Mais comme des pieces authentiques qui constatent l'efficacité de mon remede, sont les meilleures preuves que je puisse rapporter en faveur de mes idées sur la nature du virus vénérien, je pense que c'est ici leur véritable place.

*PROCES-VERBAL.*

AUJOURD'HUI 3 Juillet 1773, en vertu d'un ordre donné par M. de Sarrine, Lieutenant-Général de Police, adressé à M. Tristan, Économe de la Maison Royale de Bicêtre, sur la demande faite par M. Lafont, Chirurgien du Roi, nous nous sommes transportés dans ladite Maison Royale pour y visiter & choisir quatre hommes & quatre femmes atteints du mal vénérien, pour, sous le bon plaisir de M. le Lieutenant-Général de Police, être transportés dans une maison, rue Poissonniere, pour y être traités par M. Lafont, suivant sa méthode, & donner preuve de la bonté & efficacité de son remede.

En conséquence, nous avons choisi parmi les hommes,

Jean Roberty, auquel nous avons trouvé un engorgement à l'aîne gau-

che, une exostose à la partie supérieure & moyenne du sternum, lesquels accidens existent depuis six mois.

François Mortolot, lequel porte un engorgement au testicule droit, avec une exostose à la partie moyenne & inférieure de la jambe droite, & une autre à la partie supérieure de la gauche.

François Zédé, auquel nous avons apperçu un léger engorgement à l'aîne droite, chancres au gland & au prépuce, avec un phymosis existant depuis cinq mois.

Lambert-Joseph Cornet, qui s'est trouvé atteint d'un chancre & d'un phymosis avec deux bubons & des douleurs dans les membres, qui existent depuis trois mois.

*Parmi les Femmes.*

Marie - Catherine Aubé, laquelle porte deux bubons avec des petits abcès dans la partie, depuis deux mois.

Marie Osman, laquelle a des por-



reaux dans la partie, des crêtes au fondement, avec des douleurs dans les membres.

Marie-Louise de Villier, ayant des porreaux dans la partie, une gonorrhée & des douleurs dans les membres, depuis dix-huit mois.

Anne Paulin, laquelle a des porreaux dans la partie & au fondement, & une gonorrhée (1).

Lequel Procès-verbal nous avons tous signé pour servir en tems & lieu.

*Signés à l'Original.*

Belletête, ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Maloet, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & premier Médecin de Mesdames.

(1) Ce ne sont certainement pas là des symptômes vagues ou équivoques. Jamais maladie vénérienne ne fut mieux caractérisée que celle de ces huit sujets. Un pareil choix n'annonce assurément pas de la partialité dans les Commissaires qui l'ont fait.

Doulcet, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, & ancien Médecin de l'Hôtel-Dieu.

*Deuxieme Procès-verbal*

De ce qui s'est passé le Samedi dix Juillet, à la visite des huit malades, tant hommes que femmes, tirés du Château Royal de Bicêtre, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, & conduits le même jour dans une maison entre les deux barrières de la rue Poissonniere, pour être traités de maladies vénériennes, par M. Lafont, Chirurgien du Roi, suivant la méthode qu'il a adoptée.

Nous avons trouvé les mêmes accidens au nommé Jean Roberty : cependant l'exostose à la poitrine diminuée dans la partie moyenne.

François Mortolot est, quant aux symptômes véroliques, dans la même position ; le dévoiement & la fièvre diminués.

François Zédé est dans la même position , excepté que le phymosis est moins ferré , & l'écoulement plus abondant.

Nous avons remarqué à Lambert-Joseph Cornet , diminution de la dureté du gland , l'engorgement des aînes un peu diminué.

*Dans les Femmes.*

Marie-Catherine Aubé porte deux abcès dans la partie , & un engorgement à la partie & aux aînes ; l'engorgement de la partie est diminué.

Marie Osman paroît dans le même état ; elle agit mieux de son bras qui étoit presque impotent : elle a de plus des chancres vénériens à la bouche , dont il n'avoit pas été fait mention dans le Procès-verbal.

Marie-Louise de Villier n'a diminution que dans les douleurs qu'elle éprouvoit dans les bras & dans les jambes.

Anne Paulin éprouve de la diminution pour les douleurs qu'elle ressentait à une cuisse.

*Signés*, Bellèrète, Doulcet, Maloet, Sabatier, Jallet, ancien Chirurgien de Monseigneur le Comte d'Eu. & des Gardes Suisses, Lafont.

Nous soussignés, avons vu les Procès-verbaux, visité les malades, & trouvé les choses telles qu'elles sont exposées dans ce second Procès-verbal.

*Signés*, Moreau, A. Petit, D. M.

*Troisième Procès-verbal*

De ce que nous avons observé Samedi 24 Juillet, à la visite des malades ci-dessous dénommés.

Jean Roberty. Nous avons trouvé la fluctuation plus décidée dans la partie supérieure de l'exostose, la partie moyenne un peu diminuée, la partie inférieure dans le même état, la glande jugulaire toujours dans le même état : de plus, un gonflement

à la crête de l'os des îles, dont il n'avoit pas été fait mention.

François Mortolot. Nous avons trouvé le testicule dans l'état naturel, les exostoses des deux jambes diminuées.

François Zédé. L'engorgement de l'aîne est diminué ainsi que le phymosis, les chancres du gland presque guéris.

Lambert-Joseph Cornet a les bubons fort diminués, la dureté de l'intérieur du prépuce bien ramollie.

*Dans les Femmes.*

Marie-Catherine Aubé est dans le même état pour l'engorgement des glandes de l'aîne, qui est toujours considérable ; & pour celui de la grande levre du côté gauche, qui ne l'est pas moins. Il y a au fondement un amas de porreaux plats, qui ont été omis dans les précédens Procès-verbaux.

Marie Osman a tout autour de la

partie & du fondement, grand nombre de porreaux peu élevés ; les chancres de la bouche mentionnés au précédent Procès-verbal sont disparus , les douleurs dans les membres dissipées, l'écoulement de la gonorrhée a diminué.

Marie-Louise de Villier a toujours grand nombre de porreaux au périnée & près du fondement ; l'écoulement & les douleurs sont dissipés.

Anne Paulin ; les porreaux de la partie & du fondement presque dissipés, & l'écoulement de la gonorrhée cessé.

*Signés ; Belletête , Doulcet , Ma-loet, Moreau, Sabatier, Jallet.*

#### *Quatrieme Procès-verbal*

Du Samedi 7 Août, de ce qui s'est passé à la visite des malades de la barriere Poissonniere.

Jean Roberty. Le gonflement du sternum plutôt augmenté que diminué ; les glandes jugulaires sont dans le

même état ; la douleur de la crête de l'os des isles subsiste toujours , & nous lui avons trouvé un mouvement de fièvre.

François Mortolot a le testicule presque dans l'état naturel, les exostoses diminuées.

François Zédé est à-peu-près comme dans le dernier examen.

Lambert Cornet à-peu-près dans le même état (1).

### *Dans les Femmes.*

Marie-Catherine Aubé ; les bubons diminués , le gonflement de la grande levre un peu diminué , ainsi que les crêtes du fondement.

Marie Osman a les porreaux autour de la partie diminués, de même que les crêtes du fondement , les douleurs

(1) Est-ce-là le langage de la prévention ou de la complaisance ? N'est-ce pas-là *procéder avec une attention scrupuleuse & le mûr examen que la vérité exige ?*

des membres cessées, l'écoulement de la gonorrhée cessé.

Marie-Louise de Villier a les porreaux de la partie dissipés, l'écoulement de la gonorrhée arrêté, les crêtes du fondement subsistent en partie, les douleurs des membres sont dissipées.

Anne Paulin; les porreaux du fondement sont dissipés, la gonorrhée cessée, & les porreaux de la partie ne le sont pas totalement.

*Signés*, Belletête, A. Petit, D. M. P. Doulcet, Maloet, Moreau, Sabatier, Jaller.

*Cinquieme Procès-verbal*

Du 28 Août 1773, concernant l'état des malades de l'Hôpital de M. Lafont.

*Parmi les Femmes.*

Marie-Catherine Aubé; les bubons encore diminués & réduits presque à rien, le gonflement de la grande levre diminué, la fistule de cette grande levre



levre subsiste toujours , les porreaux du fondement affaîlés.

Marie Osman ; les porreaux extérieurs de la vulve sont diminués , mais il en reste encore à l'orifice du vagin & au fondement : elle n'a plus de douleurs ni d'écoulement.

Marie-Louise de Villier n'a plus rien à la partie , les douleurs & l'écoulement mentionnés dans le précédent Procès-verbal sont cessés ; il y a encore quelques restes de porreaux au fondement.

Anne Paulin ; les porreaux & l'écoulement entièrement dissipés ; il ne paroît plus rien du tout.

*Parmi les Hommes.*

Jean Roberty ; le gonflement du sternum diminué par-tout. On a ouvert dans la partie supérieure où la suppuration étoit plus abondante qu'ailleurs. Le volume des lacunes jugulaires est moindre ; celle du côté gauche est

en suppuration sans être ouverte. Il y a toujours douleur & gonflement à la crête de l'os des isles du côté gauche. Il y a toujours de la fièvre ; cependant toute l'habitude du corps est mieux & plus forte.

François Mortolot ; le gonflement du testicule tout-à-fait dissipé, les exostoses des deux jambes & encore quelques douleurs & un reste de gonflement à la jambe gauche.

François Zédé ; le gonflement à l'aîne droite se soutient encore un peu ; les chancres sont totalement guéris , le phymosis est dissipé.

Lambert-Joseph Cornet a encore de l'engorgement dans l'aîne des deux côtés : on a fendu le prépuce qui se trouve encore dur, & dont la membrane interne se trouve encore garnie de très-petits porreaux.

*Signés* , Belletête , Doulcet , Malloet , Moreau , Sabatier , Jallet.

*Sixieme Procès-verbal.*

Du 18 Septembre 1773.

*Parmi les Hommes.*

Jean Roberty a l'élévation du sternum encore diminuée : on a ouvert , par la pierre à cautere , la partie inférieure du sternum , comme la partie supérieure l'avoit été par l'instrument. La glande jugulaire gauche a été aussi attaquée par le caustique ; mais elle n'est point diminuée non plus que la droite. Le gonflement de la crête de l'os des isles subsiste toujours de même ; cependant l'habitude du corps est mieux , quoique la fièvre se soutienne toujours.

François Mortolot ; tous les symptômes , comme le gonflement du testicule , les exostoses aux jambes , sont dissipés ; toutes les douleurs sont cessées.

François Zédé ; tous les symptômes , comme l'engorgement à l'aîne droite ,

le phymosis & le chancre, disparus.

Lambert-Joseph Cornet; les symptômes, tels que l'engorgement des aînes, le phymosis, les porreaux, dissipés.

*Parmi les Femmes.*

Catherine Aubé; les bubons presque anéantis, la grande levre du côté gauche est presque réduite à l'état naturel. La fistule existe toujours; il y a quelques petits porreaux au fondement.

Marie Osman; il ne reste rien au vagin ni aux grandes levres: il reste encore au fondement quelques semences de porreaux.

Marie-Louise de Villier; il ne reste rien à la partie, plus de douleur ni d'écoulement: il reste encore des semences de porreaux au périnée.

Anne Paulin; on ne voit aucuns symptômes des accidens précédens.

*Signés, Belletête, Doulcet, Maloet, Moreau, Sabatier, Jaller.*

*Septieme Procès-verbal*

Du Mercredi 13 Octobre 1773.

*Parmi les Femmes.*

Anne Paulin s'est représentée au bout d'un mois , & sa guérison se soutient.

Marie-Catherine Aubé a presque tous les accidens dissipés ; cependant il reste au haut de la cuisse gauche , à la partie antérieure , une espece de pustule dont la dureté est profonde , & qui suinte encore. Il y a d'autres duretés semblables autour de la partie supérieure de la vulve , mais qui ne rendent rien. On voit aussi autour du fondement quelques élévations qui sont des restes de porreaux.

Marie Osman ; il lui reste encore des rugosités autour du fondement ; du reste , tous les autres accidens disparus.

Marie-Louise de Villier a encore des semences de porreaux au côté gauche du périnée,

*Dans les Hommes.*

Jean Roberty est aussi bien qu'il peut l'être, & plus que l'on pouvoit l'espérer, vu que la teinte du visage est meilleure & l'embonpoint revenu ; mais l'exostose du sternum, quoique diminuée, existe toujours : il y a au côté gauche, au-dessus de l'épine supérieure & antérieure de l'os des isles, un gonflement avec douleur, & dans le voisinage une tumeur avec fluctuation.

*Signés*, Belletête, Doulcet, Maïoet, Moreau, Sabatier, Jallet.

## P R O C È S - V E R B A L

De ce qui s'est fait Vendredi 10 Décembre, dans la maison de M. Lafont, Chirurgien du Roi, au sujet des malades, tant hommes que femmes, que nous avons suivis à plusieurs reprises dans une maison, située entre les deux barrières de la rue Poissonniere, pour éprouver & connoître les effets du

remede de M. Lafont , pour la guérison des maladies vénériennes.

Nous étant assemblés, Vendredi 10 Décembre, dans la maison de M. Lafont , Chirurgien du Roi, rue Mauconseil, pour examiner en dernier ressort les malades traités par son remede, nous estimons que tous ont éprouvé les plus salutaires effets de son remede. Les symptômes vénériens énoncés dans les autres Procès-verbaux, ont disparu successivement, & nous jugeons que les malades sont guéris, à l'exception de Jean Roberty (1), dont la situation est incompa-

---

(1) On ne peut qu'applaudir à cette prudente circonspection de MM. les Commissaires. De quel poids ne sont pas les suffrages de Juges qui ne les accordent qu'avec tant de réserve? Aussi, le traitement du malade dont il est ici question, loin de nuire à la méthode du sieur Lafont, est la preuve la plus complete de son efficacité. Jean Roberty étoit dans un état qui faisoit craindre pour sa vie; & le remede du

tablement meilleure qu'elle n'étoit, lorsqu'il s'est présenté à nous la première fois. Il avoit alors une très-grosse exostose au sternum, un engorgement à l'aîne gauche, une fièvre & un dévoiement habituel; il étoit dans un état de marasme, qui faisoit craindre pour sa vie. Aujourd'hui nous avons trouvé l'exostose du sternum très-diminuée, l'engorgement à l'aîne dissipé, la fièvre & le dévoiement cessés, & le malade a commencé à reprendre de l'embonpoint; de sorte que si quelques exulcérations à la poitrine, & un reste d'exostose au sternum nous empêchent de le regarder comme guéri radicalement, au moins pouvons-nous prononcer que le remède de M. Lafont lui a fait le plus grand bien, & qu'il a même passé nos espérances.

---

sieur Lafont, de l'aveu de MM. les Commissaires, *lui a fait le plus grand bien; il a même passé leurs espérances.*



Il y a aussi deux femmes; savoir, Marie Osman & Marie-Louise de Villier, sur la guérison desquelles il pourroit rester quelque incertitude, attendu qu'elles ont encore, au lieu où siégeoient les porreaux, des petites duretés qui excèdent la superficie de la peau (1).

---

(1) Il est bien rare qu'un anti-vénérien quelconque fasse disparaître entièrement les porreaux : on est presque toujours obligé de les couper ou de les toucher avec le caustique. Le sieur Lafont n'a employé aucun de ces moyens. Après les traitemens les plus méthodiques, on voit souvent de ces rugosités, & même des duretés squirreuses aux aînes après des bubons. Les Praticiens n'en regardent pourtant pas moins les malades qui les portent comme bien guéris : ceux-ci ne jouissent pas moins de la santé la plus parfaite, & ne communiquent pas pour cela le mal vénérien.

Cela est si vrai qu'il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace de ces petites duretés superficielles dont il est ici question, & que la peau de ces malades a recouvré depuis, sans aucun

Nous avons de plus observé que les malades, loin de perdre leurs forces & leur embonpoint dans le traitement, comme la chose a coutume d'arriver, se sont au contraire fortifiés & engraisfés, & qu'il ne leur est arrivé dans le traitement aucun accident qui ait obligé de suspendre la continuation du remede. C'est ce qui nous détermine à juger que le remede du sieur Lafont est utile, & qu'il a des avantages qui lui sont propres, & que nous n'y trouvons d'autre inconvénient que la lenteur (1) avec laquelle il produit son

---

secours, son état naturel. Cette preuve, s'il en étoit besoin, est facile à faire.

(1) La lenteur est un bien petit défaut, si c'en est un dans un remede : la nature est lente dans toutes ses opérations, & les remedes ne servent qu'à l'aider, *natura morborum medicatrix*, dit le Pere de la Médecine. Des remedes trop actifs ne servent qu'à troubler la marche de cette sage mere : on ne voit que trop de malheureuses victimes de la précipitation. C'est sur-tout dans le

effet. Au reste , c'est au tems & à une expérience plus étendue à confirmer le jugement que nous portons d'après les faits énoncés ci-dessus , & avons signé.

Belletère , Docteur-Régent , & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris , & Médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu.

A. Petit , Docteur-Régent , & ancien Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris , Professeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi , membre de l'Académie Royale des Sciences , & Inspecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume.

Doulcet , Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris , & Médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu.

P. Maloet , premier Médecin de Mesdames de France , Docteur-Régent.

---

traitement des maladies vénériennes , qu'on doit mettre en pratique cette prudente maxime , *festina lentè*.

& ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris.

Moreau , Maître en Chirurgie , membre de l'Académie Royale de Chirurgie , & premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

Sabatier , Professeur & Censeur Royal , Secrétaire pour les correspondances de l'Académie Royale de Chirurgie , & Chirurgien-Major de l'Hôtel-Royal des Invalides.

Jallet, ancien Chirurgien des Gardes Suisses , Chirurgien de S. A. S. Monseigneur le Comte d'Eu , & de l'Académie Royale de Chirurgie.

Lafont , Chirurgien du Roi en sa grande Prévôté.

Tel est le jugement de MM. les Commissaires , sur les effets de mon remède. Le venin de l'envie chercheroit en vain à fouiller des pieces aussi authentiques : elles portent par-tout l'empreinte de la vérité ; & les noms respectables qui les couronnent , sont

à l'abri de tout soupçon injurieux ;  
 comme au-dessus de toute apologie.  
 Aussi, quel que soit l'acharnement des  
 jaloux intéressés à décrier ma méthode,  
 ils n'ont jamais osé jeter le moindre  
 ombrage sur ces rapports. Les uns se  
 sont efforcés de diminuer les avantages  
 de mon remède aux yeux du Public ;  
 en lui reprochant d'agir avec lenteur :  
 les autres ont tâché de le rendre sus-  
 pect, en assurant que le sublimé corro-  
 sif en fait la base.

Rien n'est plus frivole que le pre-  
 mier reproche ; rien n'est plus faux  
 que la seconde imputation. Il me sera  
 très-facile de le démontrer. Je com-  
 mence par la prétendue lenteur dont  
 on taxe mon remède.

Mes expériences ont commencé le ;  
 Juillet 1773 , suivant la date du pre-  
 mier Procès-verbal. Sur huit malades  
 que je traitois, quatre étoient radicale-  
 ment guéris à l'époque du commence-  
 ment du mois de Septembre suivant ;

c'est-à-dire environ deux mois après : les quatre autres avoient encore quelques semences de porreaux ; tous les autres symptômes étoient dissipés. Ces semences même avoient entièrement disparu un mois après.

Je ne dissimulerai pas que la date du dernier Procès-verbal pourroit faire croire que mes épreuves ont duré deux mois de plus ; mais il suffit de jeter un coup-d'œil sur cette piece, pour se convaincre que les malades étoient guéris long-tems auparavant, & qu'ils n'ont été représentés cette dernière fois à MM. les Commissaires, que pour que ces Messieurs pussent s'assurer si leur guérison étoit constante.

Je demanderai donc maintenant à tout Praticien de bonne-foi, si un remède, qui, dans l'espace de trois mois au plus, guérit radicalement des symptômes aussi graves que ceux de mes malades, sans le secours d'aucun instrument ni d'aucun topique, mérite

le reproche de lenteur ? Quelle est la méthode connue qui produira les mêmes effets en moins de tems ? La mienne ne le cede donc à aucune autre à cet égard.

Je passe maintenant au second reproche. Le sublimé corrosif, dit-on, fait la base de ce remede. Les auteurs de cette impuration sont bien maladroits d'avancer un fait dont il est si facile de démontrer la fausseté. Cette assertion, loin de me nuire, ne peut servir qu'à mon triomphe.

Le sublimé corrosif, de l'aveu de tous les Médecins & Chirurgiens sages, guérit quelquefois, à la vérité, le mal vénérien ; mais le plus souvent il produit des effets beaucoup plus funestes que la maladie qu'on traite. Les livres de l'art sont pleins d'observations de cette espece. Les tranchées, les dévoiemens, les vomissemens, sont les moindres des inconvéniens qu'on reproche à ce sel métallique. Il

cause très-souvent des toux opiniâtres, des crachemens ou des vomissemens de sang, des ulceres au poulmon, & la mort est quelquefois la suite de ces accidens.

Jettons maintenant un coup-d'œil sur les effets de mon remede, & voyons si on peut lui imputer quelque chose de semblable. Les malades soumis à mes expériences, suivant le rapport de MM. les Commissaires, *loin de perdre leurs forces & leur embonpoint pendant le traitement, se sont au contraire fortifiés & engraisés, & il ne leur est survenu aucun accident qui ait obligé de suspendre la continuation du remede.* D'où ces MM. concluent que ma méthode a des avantages qui lui sont propres.

Y a-t-il là quelque ressemblance avec les effets du sublimé corrosif? Ce sel métallique n'entre donc point dans la composition de mon remede. Dira-t-on que je l'ai masqué, & que j'ai trouvé



le moyen d'affoupir son action ? Je n'ai qu'un mot à répondre à cela. J'ai guéri mes malades ; ils n'ont pas éprouvé le plus léger accident. Si j'avois employé le sublimé corrosif , j'aurois donc converti un poison redoutable en un remède benin , de l'usage duquel on n'auroit plus rien à craindre : si cela étoit , ma découverte n'en seroit pas moins intéressante pour l'humanité.

Je ne laisserai cependant pas le Public dans cette incertitude , qui pourroit alarmer mal-à-propos bien des personnes , qui tremblent au seul nom de sublimé corrosif. J'ose assurer que ce poison ne fait point la base de mon remède. Je défie les plus habiles Chymistes d'y en trouver le moindre vestige. Je m'étendrai davantage là-dessus ci-après , lorsqu'il sera question de la manière d'administrer mon remède.

Au reste , je ne me flatte pas que la solidité de mes raisons , ni même les témoignages les plus authentiques que

je pourrois rapporter en ma faveur, réduisent mes Adversaires au silence. Je fais que c'est le fort de toute nouvelle découverte, d'éprouver des contradictions. Quelque utile qu'elle soit, elle ne sauroit éviter les traits de l'envie. Les yeux fascinés par l'intérêt ne s'ouvrent pas même à l'évidence.

Que les envieux s'efforcent donc de décréditer ma méthode dans le Public, que des esprits foibles ou prévenus accueillent, & répandent leurs chymériques imputations, j'en suis assez dédommagé par les suffrages de la plus saine partie des gens de l'Art. Ce seroit donner trop d'importance à des reproches sans fondement que de s'abaisser à les réfuter, le nom même de mes Adversaires ne fouillera plus mes écrits. Couvert des pieces authentiques que j'ai rapportées ci-dessus, comme d'un égide impénétrable, je puis hardiment braver leurs traits impuissans.

En effet depuis que les Maladies vénériennes ravagent l'Europe, on a proposé de milliers de remedes pour leur traitement. Quelques-uns ont été soumis à des épreuves publiques; mais je défie qu'il y en ait un seul qui soit sorti de ce creuset d'une maniere aussi victorieuse que le mien , existe-t-il quelqu'autre remede sur lequel des Commissaires aussi éclairés qu'integres aient prononcé , *qu'il a des avantages qui lui sont propres , que les malades se sont engraisés & fortifiés pendant le traitement. Et qu'il ne leur est survenu aucun accident qui ait obligé d'en suspendre l'usage ?* Tel est pourtant le jugement que mes Commissaires ont porté sur ma méthode. Si les épreuves publiques sont la pierre de touche des remedes nouveaux , peut-il encore rester quelque doute sur l'efficacité du mien.

Aussi malgré les clameurs des Zoïles modernes , le Public, toujours attentif

à ses vrais avantages, & déterminé par mes succès constans, a redoublé la confiance dont il m'honoroit depuis long-tems; le grand nombre de malades que j'ai été à portée de voir, m'a mis en état de faire plusieurs observations intéressantes. J'en ai choisi quelques-unes des plus curieuses que je joins ici pour appuyer mon opinion. Ce ne sont pas là des observations imaginées dans le cabinet; ce sont des faits constans qui se sont passés sous les yeux de plusieurs Médecins & Chirurgiens très-éclairés. Si quelques gens de l'art les révoquent en doute, je les prie de me mettre à même de les convaincre. Je ne refuserai jamais de travailler en présence des personnes instruites. La vérité ne craint pas le grand jour.



---

## OBSERVATIONS.

---

### *PREMIERE OBSERVATION.*

UNE Dame , âgée de quarante ans , consulta , il y a quelques années , un Chirurgien de cette ville , sur une maladie dont elle étoit affligée. Voici quels en étoient les symptômes : le fondement étoit entouré de crêtes & de ragades. Les parties génitales offroient plusieurs chancres & quelques autres excroissances. L'habitude du corps étoit couverte d'une quantité considérable de pustules , la plupart ulcérées ; de plus , la malade se plaignoit de douleurs nocturnes insupportables. Il ne fut pas difficile à son Chirurgien de reconnoître la cause du mal ; mais comme il connoissoit depuis long-tems le tempérament de sa malade , & qu'il savoit qu'elle avoit le genre

nerveux extrêmement susceptible d'irritation, il jugea que la guérison ne feroit pas aussi aisée. Il prescrivit en conséquence les préparations les plus propres à prévenir les accidens que l'usage du mercure pourroit faire naître. Après la saignée & quelques légers purgatifs, il ordonna vingt-cinq bains, & le régime le plus doux & le plus humectant. Il administra ensuite deux frictions dans l'espace de trois jours, avec deux gros d'onguent mercuriel pour chaque friction; il survint aussi-tôt des mouvemens spasmodiques violens, qui obligerent le Chirurgien de suspendre les frictions, & de recourir aux calmans.

Ce premier orage étant apaisé, ce Praticien essaya de prévenir le retour des accidens, en joignant le camphre à la pommade mercurielle, en diminuant la dose de cette pommade, & en mettant un plus long intervalle

entre les frictions ; il réduisit donc la dose de l'onguent Napolitain à un gros, & même à un demi-gros.

Malgré ces sages précautions, tous les accidens reparurent avec tant de violence, que le Chirurgien fut réduit à l'absolue nécessité d'abandonner cette méthode. Les symptômes subsistoient cependant toujours. On eut alors recours à tous les moyens les plus accrédités parmi les Maîtres de l'Art ; mais ce fut sans plus de succès : la malade ne put absolument supporter l'usage du mercure, sous quelque forme qu'il fût administré.

Dans ces circonstances, le Chirurgien qui donnoit ses soins à cette malade, me demanda si je pensois que ma méthode pût lui convenir ; je lui répondis qu'elle avoit réussi dans plusieurs cas à-peu-près pareils. Sur cette assurance, il me conduisit chez sa malade, que je trouvai dans l'état décrit ci-dessus. Je lui fis commencer aussi-tôt

l'usage de mes lavemens anti-véné-  
riens , sans autre préparation. Elle les  
continua pendant l'espace de huit se-  
maines , au bout duquel tems nous  
eûmes la satisfaction de voir notre ma-  
lade parfaitement guérie , sans avoir  
éprouvé le plus léger accident , & sans  
avoir pris aucun autre remède que mes  
lavemens. J'ai demandé acte de cette  
guérison au Chirurgien ordinaire de  
cette Dame , qui n'a cessé de la voir  
avec moi pendant tout le traitement :  
voici la copie du certificat qui en fait  
foi.

« Je soussigné Chirurgien établi rue  
» Croix des Petits-Champs , certifie  
» que l'observation ci-dessus , faite par  
» M. Lafont , Chirurgien du Roi en  
» sa Prévôté , est dans la plus grande  
» vérité , que j'ai vu la malade dont  
» il s'agit conjointement avec lui , &  
» qu'elle a été radicalement guérie en  
» huit semaines , & sans aucun acci-  
» dent ; en foi de quoi j'ai signé le  
» présent.



» présent. Fait à Paris , ce 10 Sep-  
 » tembre 1775. *Signé*, PARRA.

### SECONDE OBSERVATION.

Un jeune homme , âgé de vingt-trois ans , eut recours à moi il y a environ trois années ; il étoit malade depuis plus de cinq. Il avoit été traité quatre fois par les frictions mercurielles , de la maniere la plus méthodique , sous les yeux des plus habiles Chirurgiens de cette Capitale ; il étoit néanmoins dans une situation déplorable.

En examinant les parties génitales , je trouvai le prépuce extrêmement allongé , fort épais , & formant un volume très-considérable. La propre substance d'un des testicules étoit adhérente au scrotum , & il y avoit trois fistules dans cette partie. Les cuisses étoient parsemées d'une cinquantaine de grosses pustules ulcérées , & rendant une matière verdâtre.

La tête , le front , le col , & plusieurs autres parties du corps étoient couvertes de pareilles pustules , qui formoient des ulceres fordides. La paume de chaque main & l'articulation des doigts étoient rongées par une infinité de petits ulceres ; de manière que ce pauvre jeune homme , qui étoit Graveur de sa profession , ne pouvoit travailler depuis huit mois : mais ce qui rendoit son état encore plus fâcheux , c'est que l'arriere-bouche & le gosier étoient tapissés d'un grand nombre de chancres très-considérables , qui avoient presque entièrement détruit les amygdales , la luette , le voile du palais , & corrodoient toutes les parties voisines. Le malade ne pouvoit absolument avaler aucun aliment solide ; les liquides même ne passoient qu'avec beaucoup de peine , & en très-petite quantité , encore refluoient-ils en partie par le nez ; de-là venoit la maigreur extrême , qui , jointe à la fièvre lente

qui confumoit cet infortuné , faisoit craindre pour sa vie.

Les obstacles qui s'opposoient à la déglutition , m'empêcherent d'employer, dans cette occasion , la liqueur que je fais prendre ordinairement par la bouche; je n'ordonnai pour tout remède , que deux de mes lavemens par jour. Quoique ces lavemens ne contiennent point du tout de mercure , j'eus cependant bientôt le plaisir de voir mon malade en état de manger de la soupe , & quelques alimens solides. Un début aussi heureux me fit espérer d'achever la guérison sans le secours de ce minéral ; en conséquence , je continuai le traitement comme je l'avois commencé : je ne donnai pour toute boisson à mon malade , qu'un peu de bon vin mêlé avec beaucoup d'eau.

Dans l'espace de vingt jours , tous les chancres de la gorge & des autres parties du corps se déplacèrent & se transporterent aux environs des parties

naturelles. Les pustules ulcérées se cicatrisèrent peu-à-peu ; en conséquence, le visage , qui étoit hideux & dégoûtant , reprit insensiblement sa première forme , la fièvre cessa , l'appétit se rétablit , & les obstacles qui empêchoient de le satisfaire , étant détruits , les forces se ranimerent , & la maigreur se dissipa , les chancres des parties naturelles disparurent successivement ; enfin , le jeune homme , persuadé de sa guérison , cessa dès-lors l'usage des remèdes , & depuis plus de deux ans qu'il a subi ce traitement , il n'a pas éprouvé la plus légère incommodité. Il s'est marié depuis six mois , & son épouse jouit , ainsi que lui , de la santé la plus parfaite.

### *TROISIEME OBSERVATION.*

M. de \* \* \* me consulta il y a environ dix-huit mois , au sujet d'un petit bouton qu'il disoit avoir au filet du prépuce. En examinant la partie , j'ap-

perçus un petit chancre. Je fis quelques questions , tendantes à découvrir la cause du mal ; je découvris que ce M., qui pour lors étoit âgé d'environ quarante-huit ans , avoit eu une galanterie il y avoit alors seize années. Je me fis rendre compte de la maniere dont la maladie avoit été traitée , & je vis qu'on avoit suivi scrupuleusement toutes les regles de l'art ; on m'assura avoir joui depuis de la santé la plus parfaite , & on me jura qu'on ne s'étoit plus exposé au danger de contracter de pareilles maladies.

J'avois cependant beaucoup de penchant à regarder ce chancre comme vénérien. Je communiquai mes soupçons au malade ; mais cette idée lui parut absolument dépourvue de fondement : il m'assura qu'il avoit eu plusieurs fois de pareils chancres , & qu'il s'en étoit délivré moyennant de simples lotions faites avec l'eau de guimauve. J'avois affaire à un homme

d'un âge mur & respectable à tous égards; il n'y avoit aucune apparence qu'il voulût m'en imposer ; je pris donc le parti de suspendre mon jugement , & je conseillai l'usage des lotions , dont il s'étoit bien trouvé auparavant.

Peu de jours après le mal augmenta ; je fus mandé ; je trouvai le prépuce enflammé , un phimosis considérable , & une suppuration extraordinaire. Je n'hésitai plus alors à regarder le mal comme vénérien ; je prescrivis l'usage de mon remède ; je craignois que l'opiniâtreté du phimosis ne me forçât de recourir à l'instrument tranchant ; mais la nature me dispensa de cette opération. Le gland étant à découvert , je vis que le chancre avoit fait beaucoup de progrès , & étoit la source de cette étonnante suppuration.

Les choses demeurerent à-peu-près dans le même état pendant l'espace d'un mois. Au bout de ce tems, mon

malade se plaignit d'un violent mal de gorge , joint à une difficulté d'avaler : je lui trouvai une fièvre assez forte ; j'examinai l'arrière-bouche , & je la trouvai tapissée de chancres. Quatre jours après , je fus bien étonné de voir la poitrine couverte d'une infinité de petites taches rouges , violettes ou brunes , entremêlées de petites pustules , dont le sommet étoit formé par une petite croûte qui se terminoit en pointe. Toute la surface du corps étoit parsemée de pareilles taches & pustules. La cloison du nez étoit rongée par un chancre considérable , qui antécipoit un peu sur la levre supérieure.

Mon remède fut continué pendant trois mois , tant en lavemens que par la bouche. Tous les accidens disparurent successivement ; & , sans aucun autre secours , je parvins à guérir une maladie , qui , selon le rapport que j'en ai fait ci-dessus , dépendoit d'un

vice caché dans le corps , & assoupi depuis plus de seize ans.

#### QUATRIEME OBSERVATION.

Un Domestique d'une grande Maison me fut adressé , il y a environ quatre ans , par un célèbre Médecin de cette Capitale. Il étoit tourmenté depuis huit mois par un violent mal de tête , qui ne lui donnoit aucun relâche ni nuit ni jour. Sa mâchoire inférieure étoit paralysée , de maniere que la commissure des levres étoit extrêmement rapprochée de l'oreille ; il ne pouvoit presque pas parler , son aspect étoit hideux. J'appris de lui qu'il avoit eu anciennement une gonorrhée , dont il avoit été traité fort légèrement. Cette raison , jointe à l'inutilité des secours ordinaires , avoit engagé son Médecin à soupçonner un vice vénérien : en effet , les saignées du bras , du pied & de la jugulaire , plusieurs fois réitérées ;



tées ; les émétiques, les catartiques, & les eaux de Balaruc, n'avoient procuré aucun soulagement.

Les soupçons du Médecin me parurent assez bien fondés : en conséquence, je commençai à traiter ce malade selon ma méthode, avec cette différence cependant que je ne lui fis prendre mon remède que par la bouche. Au bout de quatre jours, il survint un écoulement, qui confirma que la gonorrhée avoit été arrêtée mal-à-propos. Huit jours après, la paralysie commença à diminuer, le mal de tête à s'appaiser, & le malade à goûter un peu de sommeil. Au bout de quinze jours, il n'y eut plus ni mal de tête ni paralysie : l'écoulement a duré encore quelques jours, mais il a enfin cessé peu-à-peu, & le malade a entièrement recouvré la santé.

#### CINQUIEME OBSERVATION.

La Demoiselle B \*, âgée de trente-six ans, contracta, en 1757, une ma-

lady vénérienne bien caractérisée ; elle fut traitée à Bicêtre. Les frictions excitèrent une salivation très-abondante. Tous les symptômes disparurent successivement, & la malade sortit de l'Hôpital après le traitement le plus complet, & avec toutes les apparences de la santé la plus parfaite.

Depuis ce moment jusqu'en 1764, cette Demoiselle n'a ressenti aucune incommodité. Elle fit alors un voyage à Bordeaux ; à peine fut-elle arrivée dans cette ville, qu'elle se plaignit d'une douleur assez vive dans un bras. La malade étoit bien éloignée de deviner la véritable cause de cette douleur ; elle la regarda comme un rhumatisme, & fit usage de plusieurs petits remèdes que différentes personnes lui conseillèrent : elle employa le baume tranquille, celui de Fioraventi, les bains aromatiques ; mais tout cela fut sans succès.

Comme la douleur devenoit de jour

en jour plus violente, la malade appella à son secours M. la Plaine, Chirurgien du Gouvernement. Ce Praticien éclairé jugea, par l'histoire exacte que cette Demoiselle lui fit des accidens qu'elle avoit éprouvés autrefois, que cette douleur dépendoit d'un vice vénérien caché. Il conseilla donc l'usage des anti-vénériens, & après avoir préparé la malade par les saignées, les purgations & les bains, il lui fit prendre les dragées du sieur Keiser, qui étoient pour lors en vogue. Ces pilules produisirent un flux de bouche extraordinaire; la douleur du bras s'appaîsa peu-à-peu, & disparut enfin entièrement; la malade revint insensiblement dans son état naturel: alors son Chirurgien la croyant guérie, mit fin au traitement, selon les regles de l'Art.

Ce calme ne fut pas de longue durée. Dans moins de deux mois, la douleur du bras reparut avec encore plus de force; elle étoit accompagnée d'une

autre douleur à la cuisse , & d'une troisieme à l'omoplate ; cette infortunée ne pouvoit ni marcher ni tourner la tête. Réduite à cette triste situation , elle s'adressa à M. la Barre , Maître en Chirurgie de la même ville , qui reconnut également le virus vénérien comme la cause des douleurs , & attribua le défaut de guérison à l'inefficacité des dragées de Keiser. Il fut d'avis d'employer les frictions mercurielles ; ce traitement fut exécuté sous ses yeux , avec la plus grande exactitude ; le ptyalisme fut encore très-abondant. Enfin tous les symptômes étant de nouveau dissipés , la guérison fut regardée comme parfaite.

Cette sécurité dura l'espace de trois ou quatre mois. Pendant cet intervalle, cette Demoiselle se rendit à Toulouse. Peu de tems après son arrivée dans cette ville , toutes les douleurs se réveillèrent ; il se forma des exostoses aux jambes , aux cuisses & aux clavi-

cules ; il survint un écoulement verdâtre ; la malade passa de nouveau par les frictions mercurielles , mais avec moins de succès encore qu'auparavant , car tous les symptômes résisterent au traitement. Cette infortunée , voyant le peu de secours qu'elle trouvoit dans la Province , reprit alors le chemin de Paris.

Arrivée dans cette Capitale , elle se rendit aussi-tôt à Bicêtre , où elle subit un nouveau traitement. Les douleurs s'appaisèrent , & la malade sortit de cet Hôpital. Peu de tems après , tous les symptômes reparurent avec beaucoup plus de violence ; elle se livra alors à tous ceux qui lui promirent de la guérir. Elle passa l'espace de onze ans entre les mains de divers particuliers , qui lui donnerent successivement des remedes , sans lui procurer le moindre soulagement ; au contraire , le mal empira prodigieusement pendant leur usage. C'est alors , qu'épuisée

par une longue maladie , & fatiguée par tant de tentatives inutiles , elle fut mise entre mes mains. Voici quel étoit son état.

1°. Elle avoit une exostose considérable à la partie antérieure & moyenne du tibia de la jambe droite , une autre à la partie antérieure & supérieure du même os de la jambe gauche , & une troisième qui occupoit toute la partie moyenne & l'inférieure du tibia de la même jambe.

2°. Elle avoit une autre exostose occupant tout le corps de la clavicule gauche , une autre située vers le milieu du sternum , & une à la partie supérieure du cubitus , depuis l'olécrane jusqu'à la partie moyenne.

3°. Il y avoit une autre exostose placée sur la partie latérale gauche de la mâchoire inférieure , & une située de chaque côté de l'os coronal , vers la partie supérieure du front. Toutes ces exostoses étoient fort grosses ; la

moindre avoit le volume d'un œuf de pigeon; elles étoient très-douloureuses, fans cependant qu'il y eût de véritable inflammation.

4°. Enfin , ces symptômes étoient accompagnés d'un écoulement verdâtre, de douleurs ostéocopes, qui tourmentoit la malade nuit & jour , la privoient des douceurs du sommeil; ce qui , joint à une petite fièvre qui la consumoit , l'avoit réduite à une maigreur & à une foiblesse extrêmes.

Je commençai auffi-tôt à traiter cette malade suivant ma méthode. Sans perdre de tems à des préparations dont l'expérience m'a prouvé l'inutilité, je lui fis prendre mon remede en même tems par la bouche & en lavemens. Les premieres doses procurerent une évacuation copieuse de matiere d'une fétidité insupportable ; l'écoulement augmenta d'abord considérablement : mais au bout de quinze jours, les douleurs commencerent à s'appaïser peu-

à-peu , & la perte devint moins abondante. Les exostoses étoient beaucoup plus rebelles ; à mesure qu'il s'en dissipoit une , il s'en formoit quelque nouvelle dans toute autre partie. Le virus parut se jouer ainsi de tous mes efforts pendant long-tems ; mais je ne me rebutai pas , & ma constance me valut enfin la victoire. Toutes les exostoses disparurent successivement , les douleurs se dissipèrent , l'écoulement cessa totalement , la malade recouvra l'usage de ses membres , & le repos , dont elle étoit privée depuis si long-tems ; l'appétit & les forces se rétablirent , la maigreur fit place à l'embonpoint ; enfin , au bout de dix-huit mois de traitement , tout annonça la guérison la plus complète. Depuis plus d'un an que cette Demoiselle a cessé de prendre des remedes , sa santé s'est fortifiée de plus en plus , de maniere que je crois pouvoir regarder cette cure comme constante & radicale.



## SIXIEME OBSERVATION.

Madame de \*\*\*, qui fait le sujet de cette observation, nous offre un exemple d'une maladie vénérienne des plus fâcheuses & des plus rebelles. Le mal s'est manifesté il y a environ sept ans. Les symptômes n'eurent d'abord rien d'extraordinaire. La malade fut mise entre les mains d'un Chirurgien, qui, après lui avoir fait prendre seize bains, précédés des autres préparations convenables, la traita par la méthode des frictions, de la manière la plus complète. Les symptômes disparurent pendant le traitement; mais leur retour annonça bientôt après que le mal n'étoit que pallié.

On crut alors que les frictions n'avoient pas été continuées assez longtemps pour détruire le virus. On les recommença donc, après avoir donné trente-deux bains; ce traitement dura

environ huit mois, & n'eut aucun succès.

La malade fut alors confiée aux soins d'un Médecin de réputation, qui épuisa tous les moyens que sa sagacité & sa grande expérience purent lui suggérer. Ce Praticien éclairé, persuadé qu'une vérole qui résiste une ou deux fois à une méthode prudemment administrée, ne cede jamais au même traitement, jugea à propos d'attaquer le mal au-dehors & au-dedans en même-tems. Il employa donc la méthode à laquelle quelques Médecins de nos jours ont donné le nom de traitement mixte. Tout le monde fait que ce traitement consiste à associer les frictions avec l'usage du sublimé corrosif. Ces remèdes furent continués au moins pendant l'espace d'un an. La malade but dans cette intervalle environ douze pintes de dissolution de sublimé corrosif. En supposant que chaque pinte de

liqueur contînt douze grains de ce sel métallique, il s'ensuivroit que la malade en auroit pris cent quarante-quatre grains. Cette dose, quelque exorbitante qu'elle paroisse, fut cependant insuffisante; son peu d'efficacité obligea alors le Médecin à recourir aux autres remèdes connus. Il employa le mercure éteint dans le syrop, ensuite les dragées de Keiser; enfin il essaya toutes les préparations mercurielles usitées en pareil cas. Convaincu de l'insuffisance du mercure dans cette occasion, ce Docteur eut recours aux sudorifiques; il conseilla même la tisane de vinache, dont l'usage fut continué pendant long-tems sans succès. Enfin après trois ans consécutifs de peines inutiles, il commençoit à désespérer de la guérison de sa malade, lorsque je fus appelé pour la voir. Voici dans quel état je la trouvai.

1°. Elle avoit un écoulement verdâtre très-abondant & fort invétéré,

les parties génitales couvertes de chan-  
cres, & les glandes des aines engor-  
gées.

2°. Il y avoit un engorgement très-  
considérable dans les glandes maxillai-  
res, & dans les parotides.

3°. Je trouvai une exostose fort con-  
sidérable à la partie moyenne & infé-  
rieure du tibia de la jambe droite,  
une autre à la partie inférieure & in-  
terne de la jambe gauche; une troi-  
sième occupoit toute l'étendue du cu-  
bitus jusqu'au poignet, & une qua-  
trième, la clavicule gauche: il y avoit  
de plus un gonflement considérable au  
sternum.

4°. La malade étoit tourmentée nuit  
& jour par des douleurs ostéocopes, &  
réduite à une maigreur affreuse.

Je jugeai, à l'aspect de cette mala-  
die, qu'il n'y avoit pas un moment à  
perdre; en conséquence, je fis com-  
mencer tout de suite l'usage de mon  
remède en lavemens & par la bouche:

elle ne tarda pas à éprouver ses bons effets. Au bout de six semaines , l'écoulement , les chancres , l'engorgement des glandes , & les douleurs ostéocopes avoient entièrement disparu. Les exostoses étoient sensiblement diminuées.

Alors cette Dame , qui se sentoit incomparablement mieux qu'elle n'avoit été depuis bien long-tems , me témoigna qu'elle auroit envie d'aller passer quelques jours à la campagne ; j'y consentis , à condition qu'elle n'interromproit pas pour cela le traitement , & qu'elle garderoit tous les ménagemens convenables à sa situation. Je n'eus pas de peine à m'apercevoir , à son retour , qu'elle avoit oublié mes conditions. Je trouvai toutes les exostoses fort augmentées & très-douloureuses. L'inflammation étoit fort violente dans la jambe droite & dans le bras. Le tibia & le cubitus se gonflerent extraordinairement , déchir-

rerent le périoste, & produisirent des ulceres. Les os ne tarderent pas à se carier; en conséquence, il se forma en peu de jour deux ulceres avec carie à la jambe droite, & deux pareils à l'avant-bras. Il est inutile de dire que les bords de ces ulceres étoient durs & calleux, que les chairs du fond étoient noires & baveuses, & qu'ils répandoient une matiere fanieufe & très-fétide. L'exostose de la jambe gauche grossit également, devint fort douloureuse; mais il n'y eut ni ulcere ni carie.

Je fis recommencer l'usage de mon remede, & j'eus la satisfaction de voir les os s'exfolier, les ulceres se déterger & se cicatrifer enfin, sans le secours d'aucune opération, ni d'aucun autre topique que d'un digestif simple, ou d'un peu d'onguent de la mere. L'appétit, les forces & l'embonpoint se rétablirent peu-à-peu; en un mot, tout annonça le retour d'une santé parfaite.

Depuis environ six ans , cette Dame se porte de mieux en mieux ; ce qui prouve évidemment que le virus est parfaitement détruit.

#### SEPTIEME OBSERVATION.

Un Éleve en Chirurgie, attaché à l'Hôtel-Dieu, fut attaqué d'un bubon considérable. Les cataplasmes émolliens & maturatifs furent appliqués, tandis qu'on employoit les préparations mercurielles , tant à l'intérieur qu'à l'extérieur , avec toute la prudence qu'on peut attendre de l'expérience la plus éclairée. Au tems convenable la tumeur fut ouverte. La suppuration fut très-abondante, mais de mauvaise qualité. Les bords de l'ulcere devinrent calleux ; il se forma divers sinus dans sa capacité ; il devint bientôt fistuleux. Les environs étoient attaqués d'une inflammation considérable , & d'une douleur vive & constante qui occupoit toute la partie supérieure & interne de

la cuisse, & sembloit se propager jusqu'aux muscles psoas & illiaque interne. Le bas-ventre se tuméfia : il survint une fièvre lente accompagnée d'un dégoût pour toute sorte d'alimens.

C'est dans cet état qu'on tenta de nouveau les frictions jointes à l'usage de la liqueur de Wanswieten. Les mauvais effets que le malade en éprouva l'obligerent bientôt à y renoncer.

Le malade, affoibli & exténué par la longueur de la maladie & l'abondance de la suppuration, ne pouvoit digérer aucune nourriture, à cause d'un vomissement continuel & d'un dévoiement qui augmentoient à chaque fois qu'il essayoit de prendre quelque aliment. La cuisse, fléchie sur le ventre, avoit perdu la faculté de s'étendre. L'état de marasme où il étoit, faisoit craindre pour sa vie. Enfin, désespéré, il tenta le lait coupé avec l'infusion de Gayac, & toujours sans succès.

Ce fut après avoir épuisé toutes les  
ressources,



ressources de l'art, que M. Doulcet, Médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu, & l'un des Commissaires qui avoient présidé à mes expériences, lui conseilla d'avoir recours à mon remède. A peine en eut-il pris quinze jours, que les vomissemens diminuerent, l'estomac s'accoutuma peu-à-peu à supporter l'usage des alimens; peu de jours après, la fièvre se calma, la tension du ventre diminua, le malade recouvra le sommeil, qu'il avoit perdu depuis longtemps. Enfin toutes les fonctions se rétablirent peu-à-peu, & ce jeune homme a toujours joui depuis de la santé la plus parfaite. C'est lui-même qui a rédigé cette observation. Il a cru que la reconnoissance lui faisoit un devoir de publier une guérison sur laquelle il comptoit si peu. Forcé de taire son nom, à cause de la nature de la maladie, il a lui-même prié M. Doulcet de garantir, par son attestation, la vérité des faits qu'il

avance. Ce Médecin a bien voulu me permettre de rendre cette observation publique , de même que le certificat qui l'accompagne.

*Je certifie l'observation ci-dessus détaillée , conforme à la plus exacte vérité. Signé , Doulcet , Docteur en Médecine de la Faculté de Paris , & Médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu.*

#### HUITIEME OBSERVATION.

Un Domestique , âgé de trente ans , contracta une maladie vénérienne qui se manifesta par un bubon à l'aîne gauche. Les frictions mercurielles furent aussi-tôt administrées. Le poulain , malgré les efforts qu'on fit pour le résoudre , tendit à la suppuration. La tumeur étant ouverte , l'opiniâtreté de l'ulcère fit présumer que le vice vénérien n'étoit pas détruit. On eut donc recours , de nouveau , aux frictions mercurielles , mais sans aucun succès ; l'ulcère s'étendit de plus en plus ; ses

bords devinrent calleux, livides dans certains endroits, & dans d'autres d'un bleu verdâtre. La peau, dans toute la circonférence de l'ulcère, étoit dente-lée & séparée du tissu cellulaire. Le fonds étoit tapissé de chairs baveuses, & la matiere qui en sortoit étoit une sanie ichoreuse de très-mauvaise qualité.

Les progrès de cet ulcère étoient d'une rapidité inconcevable : il s'étendit bientôt depuis la partie supérieure & externe de la crête de l'os des isles, au-delà du grand trochanter, jusqu'à la partie moyenne de la cuisse, tant externe qu'interne, & ayant parcouru jusqu'aux parties de la génération, il se terminoit supérieurement vers le milieu de la région hypogastrique.

Il est superflu de dire que ce malade étoit d'une maigreur affreuse, & consumé par une fièvre qui le conduisoit lentement au tombeau. Il étoit extrê-

mement courbé, sans qu'il lui fût possible de se redresser.

Telle étoit la situation de cet infortuné, lorsqu'il eut recours à mes soins. Après un mur examen, je crus pouvoir caractériser son mal de vice vénérien, dégénéré en ulcere scrophuleux. Convaincu par le rapport du malade de l'inutilité de tous les secours connus ; je conseillai l'usage de mes lavemens, sans cependant oser en promettre un heureux succès ; mais je les proposai seulement comme une dernière ressource. J'eus bientôt lieu de donner à mon malade des espérances plus flatteuses. Les premiers lavemens arrêterent les progrès de l'ulcere, qui se detergea peu-à-peu ; la fièvre se dissipa, les forces & l'embonpoint se rétablirent : enfin, après six mois de traitement, l'ulcere fut parfaitement cicatrisé, & la santé totalement rétablie.

Je pourrois ajouter ici un plus grand

nombre d'observations non moins intéressantes ; mais je pense que ces huit sont plus que suffisantes pour remplir mon objet. Il n'en est aucune qui n'ait été vérifiée par plusieurs Médecins ou Chirurgiens éclairés : il seroit fort aisé de présenter ici un grand nombre de témoignages très-respectables ; mais la trop grande facilité avec laquelle certaines personnes accordent des attestations , & l'abus que des hommes intéressés en font tous les jours , font cause que le Public , incapable de distinguer les certificats authentiques , accordés à la seule vérité , d'avec les attestations mandrées ou achetées , les range tous dans la même classe , & n'a confiance à aucun. En conséquence , s'il est des personnes de bonne-foi , qui doutent de la vérité des faits que j'ai rapportés ci-dessus , je l'ai déjà dit , je les prie de me mettre à portée de les convaincre. Je ne connois pas de meilleure manière de prouver que j'ai opéré les

guérifions dont il s'agit , qu'en traitant avec le même succès , des maladies aussi rebelles , & accompagnées des mêmes circonstances.

Je ne ferois pas étonné qu'on me reprochât que mon remede a agi fort lentement dans quelques-uns des cas difficiles que j'ai cités ; mais je prie tout Lecteur impartial de faire attention à la nature des symptômes que j'avois à combattre , & au grand nombre de secours qui avoient déjà été tentés inutilement , & le reproche tombera de lui-même. Mes deux dernières observations , sur - tout qu'on pourroit avoir en vue , en me faisant cette objection , sont précisément le triomphe de ma méthode.

Ces observations me fournissent quelques conséquences très - importantes pour la pratique. La plupart sont connues & avouées des gens de l'Art ; mais le vulgaire ne renonce pas facilement à ses vieilles erreurs. On ne

fauroit trop souvent mettre la vérité sous ses yeux.

1°. Il en résulte qu'il y a des tempéramens qui ne fauroient absolument supporter l'usage du mercure , sous quelque forme qu'il soit administré , avec quelque ménagement qu'on le donne ; que dans ce cas il est très-avantageux d'avoir un remède qu'on puisse lui substituer utilement , & que ma méthode remplit parfaitement cet objet , ainsi qu'on le voit par la première observation.

2°. Il s'ensuit de la cinquième observation , que le mercure donné sous toutes les formes possibles , est insuffisant dans certains cas.

3°. On doit conclure des deux premières , que ce minéral n'est pas le seul spécifique de la vérole , puisque les deux malades qui en font le sujet , ont été guéris radicalement , sans en avoir pris un seul grain.

4°. La plupart des faits rapportés

ci-dessus, prouvent incontestablement que la salivation n'est pas nécessaire pour la guérison des maladies vénériennes, & qu'au contraire elle la retarde. Presque tous les malades dont j'ai parlé, avoient salivé plusieurs fois très-abondamment sans aucun succès ; & je les ai guéris par ma méthode, sans causer le plus léger flux de bouche. C'est donc par un aveugle attachement pour un ancien préjugé, que des Praticiens, estimables d'ailleurs, soutiennent que la salivation est la crise de la vérole.

5°. On a vu ci-dessus que mon remède guérit les écoulemens invétérés, les exostoses & les caries, sans qu'il soit nécessaire d'attaquer ces vices avec des secours particuliers : il l'emporte donc en cela sur le mercure ; car, de l'aveu de ses plus zélés partisans, ce minéral est insuffisant pour leur guérison. M. Astruc, malgré sa prévention pour le mercure, a été forcé de con-  
venir



venir de ces faits ; & M. Louis , dont le sentiment est sans doute d'un grand poids sur cette matiere , pense qu'il convient , en quelque cas , de commencer le traitement par les moyens capables de détruire le vice local , sans quoi on ne pourroit pas parvenir à détruire le virus , dont ce vice est le foyer. Cet habile Chirurgien fonde son sentiment sur plusieurs observations. Voyez ses remarques sur M. Astruc.

6°. La dernière conséquence que je crois pouvoir tirer de mes observations , c'est que le vice vénérien est véritablement d'une nature septique. Le remède dont je me sers pour le combattre , est un anti-septique des plus puissans ; les cures dont j'ai donné ci-dessus le détail , ne laissent gueres de doute sur son efficacité ; mais les épreuves publiques qui en ont été faites sous les yeux des Commissaires nommés par le Gouvernement à cet

effet, la prouvent d'une manière incontestable. Or, je pense que ces preuves valent bien une démonstration.

On doutera peut-être de la qualité anti-septique de mon remède. Tout le monde peut se convaincre qu'un acide minéral y domine. La simple dégustation suffit pour cela. Or, qui est-ce qui ignore que les acides sont anti-pu-trides à un degré éminent ? Tout prouve que c'est à cette vertu que ma préparation est redevable de toute son efficacité. Elle ne la doit certainement point au mercure, puisque, par son secours, j'ai guéri des maladies qui avoient résisté à ce minéral, administré sous toutes les formes possibles, & que les tempéramens qui ne fau-roient absolument supporter l'usage d'aucune espece de préparation mercurielle, s'accordent très-bien de ma composition.

D'ailleurs, rien ne prouve mieux la

qualité anti-putride de ce remède, que les effets salutaires qu'il produit dans toutes les maladies causées par la putréfaction, & indépendantes du virus vénérien, telles que les différentes especes de fièvres engendrées par la pourriture. Je serois assez porté à le croire propre aux scorbutiques, à cause de son acidité; mais comme je n'ai jamais eu occasion d'en faire l'expérience, je n'affure rien à cet égard.

Au reste, je ne prétends pas insinuer que le mercure n'entre jamais dans ma composition. J'ai déjà dit que je l'associe souvent avec elle. Sur les huit malades mentionnés ci-dessus, il n'y en a que deux qui aient été traités sans le secours de ce minéral. Uni à mon remède, il en augmente l'activité. Ce n'est que pour obtenir une guérison plus prompte que je l'emploie, seulement dans les véroles invétérées & rebelles, où les solides & sur-tout les os sont altérés. Administré selon ma mé-

thode, il n'excite jamais la salivation, ni ne produit aucun des effets qui font craindre son usage. Ma méthode est sûre, simple, & sur-tout très-commode. Elle consiste à prendre chaque jour deux lavemens d'eau simple, à laquelle on ajoute environ une cuillerée à bouche d'une liqueur anti-septique de mon invention, dont un acide minéral fait la base. On prend ces lavemens, l'un le matin à jeun, & l'autre le soir, au moins deux heures après le repas. On tâche de les garder le plus long-tems qu'il est possible.

Pendant l'usage de ces lavemens, je fais prendre chaque jour à mes malades, une ou deux pintes d'une tisane quelconque, ou de limonade, à laquelle je joins depuis dix jusqu'à quinze gouttes d'une autre composition anti-septique.

La liqueur que je donne en lavemens ne contient absolument point de mercure : elle suffit cependant seule

pour guérir radicalement les maladies vénériennes très-graves, & toutes les gonorrhées, quelques invétérées qu'elles soient, pourvu qu'elles dépendent d'un vice vénérien.

J'avoue de bonne-foi, que le mercure entre dans la composition de la liqueur que je fais prendre par la bouche ; mais je ne l'emploie que dans les véroles rebelles & invétérées, & dans les cas où les solides ont souffert des délabremens considérables. Cette boisson accélère l'action de mes lavemens. Les deux moyens réunis, rendent la cure beaucoup plus prompte.

Au reste, le mercure ainsi uni avec ma liqueur anti-septique, ne produit jamais de salivation, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, & est absolument dépouillé de toutes ses qualités malfaisantes. Quelquefois je donne cette liqueur sans y joindre l'usage des lavemens. C'est sur-tout dans les gonorrhées récentes & dans les véroles commen-

cantes. D'autres fois je prescrivis les lavemens seuls ; mais plus souvent je réunis les deux secours. La nature des symptômes & des circonstances où se trouvent les malades, me servent de règle à cet égard.

Cette méthode n'a rien de bien gênant : elle n'empêche pas les malades de vaquer à leurs occupations ordinaires : elle n'exige pas même un régime bien sévère : la privation des laitages & des liqueurs spiritueuses est la seule loi qu'elle impose.

Au moyen d'un traitement si simple, je guéris radicalement les symptômes les plus graves. Les bubons, les pustules qui surviennent sur différentes parties du corps, les exostoses mêmes, disparaissent ; les fics, les crêtes, les condilômes, les choux ; en un mot, toutes les excroissances qui assiègent les parties naturelles où l'anus se fondent, sans qu'on ait besoin de recourir aux caustiques ou à l'instrument tranchant :

je ne connois que les phimosis invétérés, produits par des vieux chancres ou des porreaux, qui m'aient quelquefois obligé d'en venir à l'opération : enfin les ulceres, les fistules & les caries, se cicatrisent sans le secours des topiques. L'action de mon remede suffit seule pour produire ces effets. Il jouit même d'un avantage qui lui est particulier, ainsi qu'on l'a vu dans les procès-verbaux rapportés ci-dessus : c'est que les malades, loin de maigrir pendant leur traitement, engraisissent & se fortifient ; ce qui est le signe le plus certain d'une guérison parfaite.

L'efficacité de mon remede dans les maladies vénériennes bien caractérisées, ne fait pas son seul mérite : il possède de plus une qualité qui ne le rend pas moins précieux. Il a la propriété de manifester le vice vénérien caché. Tout le monde sait que ce virus reste souvent assoupi, pour ainsi dire,

pendant plusieurs années , pour se réveiller ensuite avec plus de violence. Il arrive fréquemment que des gonorrhées supprimées mal-à-propos , des chancres brûlés par des caustiques , des bubons fondus par des emplâtres ; en un mot , que tous les symprômes palliés laissent les malades pendant long-tems dans une fausse sécurité. Il survient par la suite des ophtalmies ou des maux de tête rebelles , des douleurs rhumatismales ou de sciatique ; dans les femmes , des fleurs blanches , des squirres ou des ulcères à la matrice : on ne songe plus à un ancien vice dont on croit avoir été bien guéri ; on a recours aux gens de l'Art , qui , trompés sur la nature & la cause du mal , emploient sans succès les secours ordinaires : de-là viennent tant de prétendus laits répandus , tant de fleurs blanches , tant de squirres , tant de cancers , & tant d'autres maladies chro-



niques regardées comme incurables ; & qu'on guériroit si on connoissoit leur véritable cause.

C'est dans ces circonstances que mon remede est d'un grand secours. Si la maladie dépend d'un vice vénérien caché, à peine le malade en a-t-il fait usage pendant quelques jours, que les symptômes véroliques commencent à se manifester : & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce sont pour l'ordinaire les mêmes que ceux qui avoient été autrefois palliés ; c'est-à-dire, que si le mal dépend d'une gonorrhée supprimée, il survient, pour l'ordinaire, un nouvel écoulement ; si un bubon mal traité est la cause du mal, un nouveau poulain ne tarde pas à reparoître, ainsi des autres symptômes. A mesure que ceux-ci se développent, la maladie chronique s'adoucit : enfin par la continuation du même remede, les symptômes anciens & les nouveaux disparaissent successivement. Or, comme

on fait que le virus vénérien se reproduit sous toute sorte de formes , il m'arrive très-souvent de guérir des maladies chroniques , dont on étoit bien éloigné de soupçonner que le vice vénérien fût la cause. Il est inutile d'ajouter , que par cette propriété mon remède est très-propre à tranquilliser l'esprit des personnes , qui ayant été attaquées de maux vénériens dans leur jeunesse , craindroient d'avoir été maltraitées. Pour bien apprécier cet avantage , il suffit de se représenter un honnête-homme , qui au moment de s'unir avec la femme que son cœur a choisie , est retenu par la crainte d'échanger un poison funeste contre les tendres caresses qu'elle va lui prodiguer. Il ne tremble pas seulement pour son épouse : il craint que le venin ne s'étende jusques sur sa postérité. Son imagination lui montre une de ses victimes dans chaque innocente créature qui lui devra le jour. Cette crainte ,

fût-elle mal fondée , est bien capable d'altérer la santé. Que ne feroit-on pas pour se délivrer de ce ver rongeur ?

Voilà tout ce que je puis dire , quant à présent , sur la nature de mon remede , Les soins paternels de notre auguste Monarque s'étendent principalement sur la santé de ses sujets. Les encouragemens que Sa Majesté daigne accorder aux Auteurs de toutes les découvertes utiles , font espérer que la matiere médicale s'enrichira de plus en plus de remedés précieux. Si les Juges éclairés , auxquels le Gouvernement a confié le soin de constater leur efficacité , trouvoient le mien digne d'être rangé dans cette classe , mon empressement à le rendre public , prouveroit combien je serois sensible au plaisir d'être utile à l'humanité.

F I N,



